Illinois U Library

NUMERO 75 — 27 JANVIER 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

VIEUX COLOMBIER

MÉTRO: St SULPICE SÈVRES-BABYLONE — 21, Rue du VIEUX COLOMBIER (6e) — LOCATION LIT: 57-87

DOUKING

PRÉSENTE

L'AFFAIRE FUALDÈS

cherchez la femme

MÉLODRAME DE **DENIS MARION**

MUSIQUE DE **G. VAN PARYS**

MISE EN SCÈNE, DÉCORS, COSTUMES DE **DOUKING**

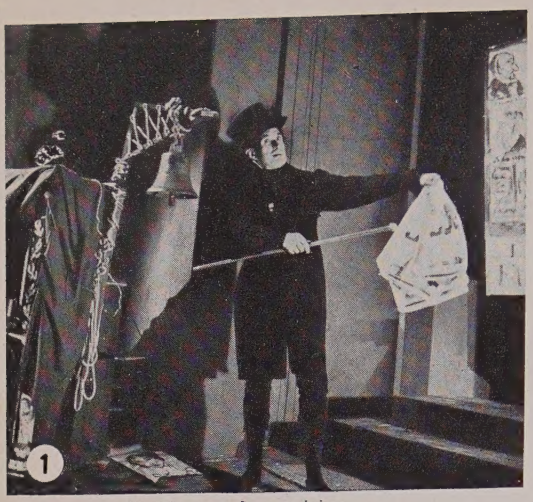
I TABLEAU — L'Amant Légitime
II TABLEAU — La Bacchanale des Assassins
III TABLEAU — Le Secret de l'Alcôve
IV TABLEAU — L'Ange du Crime
V TABLEAU — Déchéance et Repentir

TOUS LES SOIRS (SAUF LUNDI) à 20h45 • MATINÉES DIM. et FÊTES à 15h

Ce supplément n est servi que par abonnement couplé avec FRANCE-ILLUSTRATION Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e



Le Chanteur de complainte.

L'Inconnu. Clarisse.

Mme et M. Enjalran. Clarisse. Manzon.

1 Le Chanteur de complainte. — *Écoutez, peu*
de France... (Prologu

2 L'Inconnu. — *Moi, je voudrais demeurer sage,*
Quand je n'attends que d'être heure
(Acte Premie

3 Chœur. — *Si nous ne sommes plus au paradis*
[*terres*
La faute n'en est pas à notre père Ad
(Acte Premie

4 Chœur. — *La police vous guette...* (Acte

5 Fualdès. — *Je suis aussi bon Français que vo*
(Acte

La Bancal. Bancal. Collard. Anne Benoît.

Bancal. Collard. Fualdès. Jausion.

L'AFFAIRE FUALDÈS

Mélodrame à couplets, en cinq actes, quatre intermèdes et un prologue, par DENIS MARION

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre du Vieux-Colombier, le 9 novembre 1950, dans une mise en scène, des décors et des costumes de DOUKING et avec une musique de GEORGES VAN PARYS.

But sure you were something better
Than innocent.
C. A. SWINBURNE.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Denis MARION.

Supplément au N° 276 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène).

Le Chanteur de complainte	*Lucien NAT*
Clarisse Manzon, née Enjalran, 32 ans en 1817	*Simone LAURE*
Mme Enjalran, mère de Clarisse	*M. COUTAN-LAMBERT*
M. Enjalran, père de Clarisse, juge au tribunal civil de Rodez	*Jean MOREL*
Marc-Antoine Manzon, mari de Clarisse, 34 ans	*Robert MILLER*
Bancal, cabaretier, 50 ans	*RIVERS-CADET*
La Bancal, sa femme, 50 ans	*Gilberte LAUVRAY*
Jean-Baptiste Collard, ancien soldat du train, 38 ans	*Luc ANDRIEUX*
Anne Benoît, maîtresse de Collard, 27 ans	*Denise KERNY*
Bousquier, contrebandier	*Lucien NAT*
Missonnier, contrebandier	*Maurice JUNIOT*
Bastide, propriétaire, 41 ans	*René ARRIEU*
Jausion, agent de change, 55 ans	*Jean-Jacques BOURGOIS*
Antoine Fualdès, procureur à la retraite, 56 ans	*Stéphane AUDEL*
Édouard Enjalran, ancien adjudant-major de la Garde, 30 ans	*Michel PICCOLI*
Rose Pierret, maîtresse d'Édouard Enjalran, 20 ans	*Nane GERMON*
Clémendot, aide de camp, 32 ans	*Robert VERBEKE*
Premier visiteur	*Robert MILLER*
Deuxième visiteur	*Michel PICCOLI*
Troisième visiteur	*Luc ANDRIEUX*
Le gardien de prison	*Jean MOREL*
Mme Pons, parente de Bastide	*Janie GRAZIA*
Didier Fualdès, fils d'Antoine Fualdès	*Maurice JUNIOT*
M. Bertrand, juge d'instruction	*Jean-Jacques BOURGOIS*
Henri de Latouche, homme de lettres, 32 ans	*Maurice DORLEAC*

Les répliques entre crochets [ ] peuvent être coupées à la représentation.

A Gaston BATY.

PROLOGUE

Sur un champ de foire à Paris vers 1820, une baraque porte comme enseigne : L'AFFAIRE FUALDÈS.
Tout près de la coulisse le chanteur de complainte fait le boniment pour une autre baraque.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Entrez, mesdames ! Entrez, messieurs ! Par ici, à l'intérieur seulement ! Venez voir l'attraction la plus sensationnelle des siècles présents, passés et futurs ! La femme-poisson, phénomène visible et surnaturel ! Pêchée par les Mamelucks du pacha d'Egypte dans le fleuve du Nil, situé au pays des Pharaons, ses bras sont remplacés par des nageoires qu'on ne laissera toucher qu'aux militaires et aux dames, ces êtres privilégiés de la France. Elle pèse le poids énorme de 213 kilos, pas un de plus, pas un de moins, elle mesure 2 m. 50 de la tête à la queue et elle est susceptible d'éducation. Dites « papa » ?

UNE VOIX, *en coulisse.* — Oua ! Oua !

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Dites « maman » ?

UNE VOIX, *en coulisse.* — Oua ! Oua !

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Quelle est votre opinion politique ?

UNE VOIX, *en coulisse.* — Oua ! Oua !

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Vous le voyez, mesdames et messieurs, la femme-poisson ne cherche pas à dissimuler son amitié pour le ministère. Entrez, il n'en coûte que deux sous. Un sou seulement pour les enfants accompagnés de leurs parents. Voyez caisse ! Entrez !

Musique en coulisse. Le Chanteur de complainte passe devant la baraque de l'Affaire Fualdès.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Pas de boniments ici, messieurs-dames. Pas de veau à cinq pattes fabriqué avec de la colle forte et des bouts de ficelle. Du vrai, du solide, du sérieux, de l'authentique, telle est ma devise. M. Fualdès, ses assassins, leurs complices, la mystérieuse Clarisse Manzon, qui a éclairé la justice, tous ceux dont je vais vous parler et que vous allez voir, tous ceux-là ont réellement existé, ici, en France, chez nous, il n'y a pas longtemps. Ceux qui ne sont pas morts sont encore en vie et pourraient venir déclarer qu'il n'y a pas un seul mot d'inventé ou d'inexact dans ce que je vous chante. Alors, pour bien suivre la fameuse complainte de l'affaire Fualdès, qui me l'achète ? Texte complet, paroles et musique, il n'en coûte que 5 centimes. Avec le portrait des assassins en couleurs. Quarante-huit couplets, tous différents. Rien qu'un petit sou. *(Il vend quelques brochures.)* Plus personne ? Bien vu, bien réfléchi ? Il m'en reste encore quelques exemplaires pour les amateurs, quand j'aurai terminé. Attention, je commence. Roulez, la musique !

Il chante :

Ecoutez, peuple de France,
Du royaume du Chili,
Peuple de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très conséquent.

Mais avant de vous conduire
Dans l'antre des criminels,
Montrons celle que le Ciel
A chargée de les détruire.
A travers son petit jeu
Vous verrez le doigt de Dieu.

La malheureuse Clarisse
Enjalran, femme Manzon,
Faisait naître les soupçons
Bien avant que s'accomplisse
Le célèbre assassinat
Qui lui donna tant d'éclat.

RIDEAU

ACTE PREMIER

L'AMANT LÉGITIME

Été 1812. Le château du Perrié, à proximité de Rodez. La scène représente la cour devant la façade, qui occupe le fond, avec une porte d'entrée et un balcon au premier étage, praticable. M. et Mme Enjalran, qui viennent d'arriver de Rodez en voiture, sont accueillis par Clarisse Manzon.

CLARISSE MANZON, *embrassant sa mère.* — Quelle joie de vous revoir ! Mais pourquoi ne pas m'avoir prévenue ? Rien n'est prêt pour vous recevoir. Je croyais que père siégeait au tribunal jusqu'à la fin du mois.

Elle veut embrasser son père, qui la repousse.

M. ENJALRAN. — Un instant, Clarisse. Avant de me livrer à ces effusions, je dois m'assurer que vous en êtes toujours digne.

CLARISSE MANZON. — Je n'ai rien fait de mal que je sache.

M. ENJALRAN. — Nous sommes venus de Rodez tout exprès pour nous en assurer, votre mère et moi.

[CLARISSE MANZON. — Eh bien, c'est fait. Vous pouvez constater que je suis toujours seule dans cette grande maison. Sans les souvenirs que j'y retrouve, je serais morte d'ennui. Maintenant que vous voilà, je me crois redevenue pour de bon une petite fille.

M. ENJALRAN. — Il m'a fallu un grave motif pour dérober aux devoirs de ma charge un temps qui doit leur être entièrement consacré.

Mme ENJALRAN. — Tu te tues au travail, mon ami, je te le répète chaque jour.

CLARISSE MANZON. — Mais oui, prenez du repos. Les procès de mitoyenneté attendront bien l'hiver pour être jugés. Nous irons ensemble pêcher la truite, comme lorsque j'étais gamine. Je saura encore amorcer vos lignes. Vous allez voir.

M. ENJALRAN. — Il ne s'agit pas de vacances...

CLARISSE MANZON. — Et ces bagages ? Vous n'allez quand même pas repartir ce soir ?

M. ENJALRAN. — Je viens vous avertir que ce scandale ne saurait durer.

CLARISSE MANZON. — Vous vous êtes laissé monter la tête.

M. ENJALRAN. — Je ne le tolérerai pas plus longtemps, vous voilà prévenue.

Mme ENJALRAN. — Laissez-la s'expliquer, mon ami. Les apparences sont contre elle, mais...

M. ENJALRAN. — Vous n'allez pas m'apprendre comment je dois me conduire. Qui est le maître ici ? *(Silence.)* Je dis que votre comportement, ma fille, est un défi à la religion, à la morale, au gouvernement, aux autorités constituées — auxquelles j'appartiens, ne l'oubliez jamais.

CLARISSE MANZON. — Au gouvernement ? Vous prenez la défense de l'Usurpateur, maintenant ! D'habitude vous ne trouvez pas assez de mal en dire.

M. ENJALRAN. — Silence, malheureuse ! Il suffirait qu'un domestique vous entende... Ma fidélité à nos princes légitimes est affaire entre ma conscience et moi. Aucun régime au monde ne tolérerait vos débordements. Il ne s'agit pas de politique ici, mais du sacrement que vous profanez. Ecoutez-moi.

CLARISSE MANZON. — Ah ! bon. Je vois où vous voulez en venir. Ce n'est pas ma faute, pourtant, si mon mari m'a abandonnée trois mois après la noce.

Mme ENJALRAN. — Clarisse, tu n'as pas le droit de parler ainsi. Marc-Antoine ne t'a pas abandonnée. Il a dû suivre son régiment en Espagne. Quand on épouse un officier, on sait à quoi on s'expose.

M. ENJALRAN. — Surtout sous Buonaparte.

CLARISSE MANZON. — Comme si je l'avais choisi...

M. ENJALRAN. — Ne m'obligez pas à vous rappeler à quel point votre mariage était nécessaire.

[CLARISSE MANZON. — Ce n'est pas mon avis.

Mme ENJALRAN. — Tu avais déjà coiffé la Sainte-Catherine.

CLARISSE MANZON. — A vous entendre, une fille serait déshonorée si elle ne se mariait pas au berceau.

Mme ENJALRAN. — Nous ne demandions pas mieux d'attendre que ton cœur ait parlé...

M. ENJALRAN. — Il n'avait que trop parlé — et trop haut — pour une honnête fille. Je ne veux même pas faire allusion au valet de ferme que j'ai dû congédier ici-même...

CLARISSE MANZON. — J'espère bien. Parce qu'un serviteur s'est montré insolent, faut-il croire que je l'aie encouragé ?

M. ENJALRAN. — Vous avez accordé plus que des encouragements à ce petit lieutenant de chasseurs.

CLARISSE MANZON. — Il ne demandait qu'à m'épouser. S'il n'avait pas été fait prisonnier par les Anglais, vous auriez été fier de l'avoir pour gendre.

M. ENJALRAN. — Je n'ai pas voulu contrarier un goût pour l'uniforme que vous aviez affiché avec indécence.] Vous êtes mal venue de me reprocher de vous avoir choisi pour mari un officier...

CLARISSE MANZON, *méprisante.* — ... d'infanterie !

Mme ENJALRAN. — Il n'y avait plus de garnison de chasseurs à cheval.

M. ENJALRAN. — Cet honnête homme vous a donné son nom sous des auspices qui auraient fait hésiter de plus téméraires.

CLARISSE MANZON. — Je l'ai averti que mon cœur était à un autre.

M. ENJALRAN. — M. Manzon a fait preuve d'un tact au-dessus de tout éloge.

CLARISSE MANZON. — Il jouissait des agréments du bénéfice, il pouvait en supporter les charges.

Mme ENJALRAN. — Es-tu bien sûre de t'être conduite à son égard en épouse chrétienne ? Tu m'as avoué que tu l'accueillais avec indifférence le matin, avec résignation le soir.

CLARISSE MANZON. — L'amour en bonnet de nuit, j'ai horreur de cela.

Mme ENJALRAN. — Le mariage n'est pas une partie de plaisir. Aucune femme ne peut prétendre n'y trouver que des joies. Je ne dis pas cela pour vous, mon ami.

M. ENJALRAN. — Avez-vous fini, l'une et l'autre, de me rompre la tête avec vos calembredaines ? Vous ne m'empêcherez pas d'en venir au fait, Clarisse, vous refusez de vivre avec votre mari comme la loi et la religion vous y obligent. Et je sais pourquoi. Inutile de nier.

CLARISSE MANZON. — J'ai essayé trois mois. Là-dessus il est parti. A son retour j'avais pris goût à une vie indépendante.

[M. ENJALRAN. — L'histoire se raconte autrement dans les salons de Rodez.

CLARISSE MANZON. — Si vous prêtez l'oreille aux pétofies...

M. ENJALRAN. — Pétofies... pétofies... vous vous mettez à parler comme le peuple, maintenant ?

CLARISSE MANZON. — Aux commérages, si vous préférez. Que mes propres parents y accordent crédit, voilà qui me dépasse. Marc-Antoine, je lui rends cette justice, n'y a jamais fait allusion.

Mme ENJALRAN. — Quand je te disais que ce garçon a ses qualités...]

M. ENJALRAN. — Vous n'avez pas accueilli votre époux avec la chaleur qu'escompte légitimement un guerrier qui rentre au foyer après avoir exposé sa vie en terre étrangère.

CLARISSE MANZON. — Il était dans l'intendance.

M. ENJALRAN. — Ce poste est aussi honorable qu'un autre.

CLARISSE MANZON. — Il ne songe qu'à quitter l'armée. Son premier soin a été de solliciter une place de percepteur. Aux contributions !

[M. ENJALRAN. — Il continuera à servir sa patrie dans une administration que l'Europe nous envie.

CLARISSE MANZON. — Pendant ce temps mon frère Edouard s'est peut-être fait tuer à la Moskova.

Mme ENJALRAN. — Ne parle pas de malheurs. Je prie tous les soirs pour lui et le courrier fonctionne si mal.

M. ENJALRAN. — Nous n'instruisons pas ici le procès de M. Manzon.

Mme ENJALRAN. — Nous ne t'avons pas battue pour t'obliger à l'épouser.

CLARISSE MANZON. — Je l'ai pris comme on prend une pilule.

Mme ENJALRAN. — Pilule !]

M. ENJALRAN. — Vous avez surpris notre confiance d'une manière indigne. Pour revenir sous notre toit, vous avez prétendu que votre mari vous avait chassée.

Mme ENJALRAN. — Nous t'avons accueillie à bras ouverts, tu ne diras pas le contraire.

M. ENJALRAN. — Huit jours plus tard, un huissier vient instrumenter chez moi, juge au tribunal civil de Rodez ! Il faut avoir une fille pour se voir infliger une pareille humiliation !

CLARISSE MANZON. — Voyons, père, ce n'est pas à vous qu'était adressé cet exploit, c'était à moi. Et une sommation de reprendre la vie commune n'a rien de déshonorant.

M. ENJALRAN. — Je vous laisse la responsabilité de cette surprenante opinion. Votre mère serait morte de honte plutôt que de me contraindre à agir de la sorte.

CLARISSE MANZON. — Vous êtes d'accord tous les deux, et mon mari également, pour que je vive au Perrié.

M. ENJALRAN. — J'aurais dû vous mettre à la porte tout de suite, criminelle ! D'ailleurs, c'est ce que j'aurais fait, sans les larmes de votre sainte et digne mère. Et c'est à quoi vous m'obligerez si votre conduite ne change pas radicalement. Car...

Mme ENJALRAN. — Non, ce ne sera pas nécessaire. N'est-ce pas, Clarisse ?

CLARISSE MANZON. — Je ne retournerai pas vivre avec M. Manzon. Chassez-moi, c'est votre droit, je le sais. J'irai chercher refuge ailleurs, à l'asile des pauvres, s'il le faut.

M. ENJALRAN. — En vous autorisant à vivre ici, j'ai cru gagner du temps, faciliter un rapprochement entre votre mari et vous. Votre éloignement de Rodez devait couper court aux médisances. Vous profitez de mon absence pour vous livrer à des débordements qui sont une insulte à mes cheveux blancs !

Mme ENJALRAN. — Nous avons eu tort de te laisser seule dans cette maison isolée.

M. ENJALRAN. — Parce que vous vous trouvez à la campagne, croyez-vous que votre manège passe inaperçu ? Votre frère est maire de ce village et il ne s'y passe rien qui ne lui revienne sur l'heure aux oreilles.

CLARISSE MANZON. — Je vous jure que je n'ai pas quitté le Perrié et je n'y ai reçu la visite de personne.

M. ENJALRAN. — Allez-vous me jurer aussi que vous ne trouvez pas chaque matin une gerbe déposée sous votre fenêtre ? Ces fleurs parlent-elles seulement leur langage et ne contiennent-elles pas aussi des billets doux ? D'autres messages ne vous sont-ils pas parvenus ?

CLARISSE MANZON. — Demandez au facteur s'il m'a apporté une seule lettre.

M. ENJALRAN. — Parce que vous avez recours à des émissaires plus discrets et plus poétiques. Vous tournez la tête vers le colombier : vous m'avez parfaitement compris. Les pigeons élevés pour l'agrément de notre vue et de notre table servent à un commerce clandestin.

CLARISSE MANZON. — Votre espion s'est moqué de votre crédulité et de celle de mon frère.

M. ENJALRAN. — Vraiment ! Il s'est moqué de nous aussi en rapportant que toutes les nuits un soupirant vient gratter de la mandoline sous votre balcon ? Vous ignorez sans doute que votre sommeil — ou dois-je dire votre insomnie ? — est régalé de sérénades ?

Mme ENJALRAN. — Et d'où te vient ce cachemire à palmes que je ne te connais pas ?

CLARISSE MANZON. — C'en est trop, à la fin. Je ne suis plus une enfant et je n'ai pas à vous rendre compte de mes faits et gestes. Si quelqu'un a droit à des explications, c'est mon mari, ce n'est plus vous.

M. ENJALRAN. — C'est sous notre toit que vous avez choisi de vous réfugier en quittant votre époux. Nous sommes devenus responsables de votre conduite. A partir d'aujourd'hui nous nous installons au Perrié et nous ne vous quitterons plus des yeux.

Mme ENJALRAN. — C'est pour ton bien que nous agissons ainsi, mon enfant.

Clarisse sort.

M. ENJALRAN. — J'irai à cheval à Rodez chaque fois que j'aurai à siéger. Il m'en coûtera une fatigue supplémentaire dont je me passerais volontiers à mon âge. Tant pis si elle me fait descendre plus rapidement au tombeau. J'aurai la consolation d'y entrer en n'ayant épargné aucun effort pour conserver sans tâche le nom d'Enjalran.

Mme ENJALRAN. — Ne parle pas de ta mort, tu vas me faire pleurer.

M. ENJALRAN. — Votre fille n'a pas hérité de votre sensibilité, ma chère. Son œil demeure sec et je n'y lis que la colère de voir des importuns faire obstacle à ses plaisirs. Rentrons, le soir va tomber.

Ils pénètrent dans la maison. La nuit se fait rapidement sur la scène, qui demeure vide. Puis la chambre du balcon s'éclaire. La porte s'ouvre, et Clarisse, en déshabillé, une rose à la bouche, s'avance sur le balcon et chante.

ROMANCE

Je ne vois plus la fleur que mord ma lèvre.
Le vent répand ses pétales en pluie.
Mon cœur se trouble au parfum qui s'élève
Des roses dans la nuit.

Plus fugitifs que la pâle étincelle,
Tous mes plaisirs se sont évanouis.
Je veux goûter au bonheur que révèlent
Les roses dans la nuit.

L'ombre propose une promesse étrange
Que le silence à mesure détruit.
Je brûle et crains que vers moi ne s'avance
Un amant dans la nuit.

Un homme drapé dans une grande cape et coiffé d'un chapeau à larges bords s'avance jusqu'au pied du balcon et, s'accompagnant d'une mandoline, se met à chanter.

SÉRÉNADE

L'INCONNU

Tout sommeille dans la nature
Alors que je ne peux dormir.
Tant me démange la blessure
Que tes beaux yeux peuvent guérir.
Le rossignol vient de se taire.
Où trouver le cœur de chanter ?
Amour, juge de ma misère
Puisqu'elle égale sa beauté.

(A part, parlé :)

Amour, juge de ma misère
Au mal que je vais me donner.

Quand le ruisseau jase en sourdine
Et que le vent s'est assoupi,
Je dois gratter ma mandoline
Et me lamenter sans répit.

Belle, ne me fais pas morfondre :
Ma plainte émouvrait un rocher,
Si tu ne veux pas me répondre,
La mort saura me consoler.

(A part, parlé :)

Si tu ne veux pas me répondre,
J'aime autant aller me coucher.

CLARISSE MANZON

La sérénade est nécessaire.
Il ne faut pas en faire abus.
Pour me toucher et pour me plaire
Vos chants ont payé leur tribut.
C'est assez de marivaudage.
Montrez-vous plus aventureux.
Si vous êtes toujours si sage,
Vous ne serez jamais heureux.

Elle lui lance une échelle de corde.

L'INCONNU

Moi, je voudrais demeurer sage.
Quand je n'attends que d'être heureux !

L'Inconnu monte gauchement à l'échelle de corde, manque un échelon, tombe, reprend son ascension et finit par escalader le balcon avec l'aide de Clarisse. Ils s'embrassent avant de pénétrer dans la chambre. La porte se referme et la lumière s'éteint dans la pièce. Quelques instants plus tard, un vacarme se fait entendre à l'intérieur de la maison. Toutes les fenêtres, sauf celle de la chambre de Clarisse, s'éclairent. Des coups de poing sont frappés dans une porte.

VOIX DE M. ENJALRAN, *en coulisse.* — Ouvrez ! Clarisse, je vous l'ordonne, ouvrez !

Deux Valets sortent de la maison et courent à droite et à gauche, cherchant si quelqu'un ne se cache pas à proximité. La porte du balcon s'ouvre. L'inconnu sort de la chambre de Clarisse, descend par l'échelle de corde et tombe dans les bras d'un Valet qui le guettait.

UN VALET. — A l'aide ! Je le tiens ! Main forte !

Le second Valet vient à la rescousse et aide le premier à maintenir l'inconnu, qui se débat furieusement. La porte de la maison s'ouvre. Précédés de deux autres valets qui portent des lanternes, M. et Mme Enjalran, en toilette de nuit, s'approchent de l'inconnu. Le jour se lève rapidement pendant les répliques suivantes.

UN VALET. — Par ici, monsieur ! Ne craignez rien, il ne peut plus bouger.

M. Enjalran approche une lanterne du visage que l'inconnu essaie de dissimuler derrière son manteau. Ahuri, il fait un pas en arrière.

M. ENJALRAN. — Vous ! Que signifie cette comédie ? *(Aux Valets.)* Lâchez ce monsieur. Lâchez-le donc et laissez-nous. *(A sa femme qui s'est approchee de l'inconnu et a poussé un cri de surprise :)* Vous, je vous en prie, taisez-vous.

Les Valets rentrent dans la maison pendant que Clarisse rejoint ses parents.

M. ENJALRAN, *à Clarisse.* — Et vous avez encore le front de vous présenter à mes yeux ! Allons, j'attends vos explications, puisque monsieur est devenu muet, ce me semble.

CLARISSE MANZON. — Je n'ai pas à me justifier. Si le respect filial ne me l'interdisait pas, je vous demanderais plutôt la raison de ce remue-ménage.

M. ENJALRAN. — Quand votre père trouve la nuit un homme dans votre chambre, c'est le moins...

CLARISSE MANZON. — Un homme ? Vous faites erreur : le seul être au monde qui ait le droit de s'y trouver : mon mari.

Mme ENJALRAN. — Marc-Antoine ! Je n'en crois pas mes yeux...

MARC-ANTOINE MANZON. — Eh oui, madame, c'est ainsi.

M. ENJALRAN. — Avez-vous juré, Clarisse, de vous ridiculiser, et de nous ridiculiser en même temps ?

CLARISSE MANZON. — Si ridicule il y a, mon père, vous en êtes l'auteur. Quel besoin aviez-vous d'ameuter la domesticité ?

M. ENJALRAN. — Puisque vous le prenez sur ce ton, vous m'obligerez à révéler à mon gendre ce que j'aurais voulu lui cacher. Croyez bien, monsieur, qu'il en coûte à un père de proclamer le déshonneur de sa fille. Sachez-le: vous avez pris ce soir la place d'un autre.

MARC-ANTOINE MANZON. — D'un autre ?

M. ENJALRAN. — Oui, monsieur. Toutes les nuits votre femme reçoit la visite d'un galant.

MARC-ANTOINE MANZON. — Cela ne se peut.

M. ENJALRAN. — Je suis au désespoir de vous dire que rien n'est plus certain.

MARC-ANTOINE MANZON. — Excusez-moi de vous contredire, mais...

M. ENJALRAN. — Il n'y a pas de mais. Vingt témoins vous confirmeront votre infortune.

MARC-ANTOINE MANZON. — Ils se trompent tous les vingt. Depuis un mois, j'ai le bonheur de tenir Clarisse chaque soir entre mes bras.

M. ENJALRAN. — Qu'est-ce que vous me chantez ? Des fleurs sont déposées le matin sous ce balcon.

MARC-ANTOINE MANZON. — Je vais les cueillir à la pointe de l'aube pour que ma Clarisse à son réveil les trouve comme un témoignage de ma reconnaissance pour les tendresses dont elle m'a comblé.

M. ENJALRAN. — Des pigeons lui portent des billets doux...

MARC-ANTOINE MANZON. — Je les écris pour qu'ils lui rappellent les ivresses de la veille et qu'ils lui fassent entrevoir celles du lendemain.

Mme ENJALRAN. — Ce cachemire ?

MARC-ANTOINE MANZON. — Mon dernier présent. Un mois de ma solde y a passé.

M. ENJALRAN. — Un inconnu donne la sérénade le soir dans le jardin.

MARC-ANTOINE MANZON. — Je ne suis pas maladroit à la mandoline, et Clarisse trouve mes couplets agréablement troussés.

M. ENJALRAN. — Les bras m'en tombent. Donnez-moi le mot de l'énigme. Vous avez dépassé largement la trentaine, vous êtes un homme de sens rassis, votre mariage remonte à plus d'un an ; depuis que vous êtes revenu d'Espagne la discorde règne à votre foyer... et en cachette vous roucoulez comme un troubadour aux pieds de votre épouse !

MARC-ANTOINE MANZON. — Clarisse est romanesque. J'ai compris que ce n'était pas l'homme qu'elle détestait en moi, seulement le mari. Pour reconquérir son cœur j'étais prêt à tout, même à cette mascarade.

M. ENJALRAN. — Sans doute y trouvez-vous du charme, vous aussi ?

MARC-ANTOINE MANZON. — A vrai dire non. Et même, je ne suis pas fâché d'ouvrir mon cœur là-dessus. A mon âge, passer des nuits blanches n'a rien d'agréable. Je me dispenserais aussi de courir les champs dans l'obscurité, au risque de me rompre le cou dans un fossé. Une échelle de corde est l'engin le plus incommode qui soit et je ne comprends pas qu'on l'utilise quand l'escalier est si pratique. J'aime mieux faire la grasse matinée que de déguerpir à l'aube, sur la pointe des pieds. Et si vous me permettez d'évoquer ce détail intime, un lit me paraît à tous égards préférable à un canapé.

M. ENJALRAN. — Il est temps que j'intervienne. Clarisse, ces enfantillages ont assez duré. Demain, vous regagnerez le domicile conjugal.

CLARISSE MANZON. — Non, mon père.

Mme ENJALRAN. — Si Clarisse préfère vivre au Perrié, pourquoi n'y consentirions-nous pas ?

MARC-ANTOINE MANZON. — Du moment que je suis près d'elle, peu m'importe où.

M. ENJALRAN. — Soit. Remerciez votre mère, car sans son intervention je ne montrerais pas autant de complaisance pour vos caprices. Je ne suis pas une poule mouillée, moi.

CLARISSE MANZON. — Mais je ne suis pas d'accord.

LES AUTRES. — Comment ?

CLARISSE MANZON. — Je ne veux pas passer mes journées en tête à tête avec un mari grincheux. Je consens à accueillir le soir un amant soumis et tendre. Il ne faut rien me demander de plus.

M. ENJALRAN. — Vous vous moquez de nous.

Mme ENJALRAN. — Tu es trop exigeante, Clarisse. Crois-en l'expérience de ta mère.

MARC-ANTOINE MANZON. — Ne jugez-vous pas pas, ma tendre amie, que le moment est venu de reprendre une vie normale ?

CLARISSE MANZON. — Vous ne comprendrez jamais rien aux femmes, mon pauvre Marc-Antoine. Quand vous me faites la cour, vous croyez faire une emplette. Au bout d'un certain temps, le total ne peut manquer d'y être : le prix est payé, je dois vous appartenir sans que vous ayez encore à me plaire. Je ne l'entends pas ainsi. Je consens à être conquise chaque jour, et c'est une grande marque d'estime dont vous êtes seul à bénéficier, mais je me réveille libre le lendemain matin. Si vous ne voulez pas prendre cette peine quotidienne, renoncez à la faveur que je vous fais.

MARC-ANTOINE MANZON. — Vous me réduisez au désespoir.

M. ENJALRAN, *à Marc-Antoine Manzon.* — Vous n'allez pas consentir à cette folie ?

CLARISSE MANZON. — Si c'est une folie que d'exiger des attentions et une cour qui se renouvellent sans cesse, de conserver le prestige d'une maîtresse sans perdre les droits d'une épouse, de faire de mon caprice une loi et de mon humeur un culte, soit, je suis folle et j'entends le demeurer. Je ne me fais pas d'illusions sur moi-même. La nature ne m'a accordé ni beauté ni talent, je suis sans fortune, et si quelques personnes prétendent que j'ai de l'esprit, je prouve clairement que je n'ai pas le sens commun. Mais une femme est faite pour être adorée, et sotte qui renonce un seul instant à ce privilège.

M. ENJALRAN. — Vous ne mettrez pas cette étrange théorie en application sous mon toit.

CLARISSE MANZON. — Je ne demande qu'à m'en aller. Je m'étiole à la campagne. Jamais un propos plaisant, jamais une figure intéressante. On peut y promener une nouvelle toilette pendant des heures sans entendre une réflexion admirative, un murmure flatteur, rien de ce que susciterait à la ville un simple passage dans la rue. J'irai à Rodez et j'y vivrai à ma guise, toute seule.

MARC-ANTOINE MANZON. — Vous n'allez pas renoncer à être la compagne de ma vie, c'est impossible.

CLARISSE MANZON. — Il le faudra bien, puisqu'au bout d'un mois votre feu se trouve éteint.

MARC-ANTOINE MANZON. — Vous ne pouvez pas prendre une pareille décision. Je ne suis pas le seul qu'elle atteint. Songez à l'aveu que vous m'avez fait hier.

CLARISSE MANZON. — Et après ?

MARC-ANTOINE MANZON. — Ce gage de notre amour que vous portez dans votre sein...

Mme ENJALRAN. — Tu es enceinte ! J'en étais sûre ! Souvenez-vous, mon ami, pendant les huit mois de ma première grossesse, j'ai été pareille. Je divaguais à longueur de journée. C'est toujours ainsi, au début. Quand je portais mon cadet, je n'ai prétendu manger pendant deux semaines que des œufs durs et de la salade.

CLARISSE MANZON. — J'élèverai mon enfant sans votre concours. Je lui parlerai de son père comme d'un homme aimable, empressé, épris. Votre présence ne lui apprendra pas que cette métamorphose n'a duré que trente jours.

MARC-ANTOINE MANZON. — Que diront les gens ?

CLARISSE MANZON. — Il y a belle lurette que je me moque de ce qu'ils disent, comme de ce qu'ils pensent. Je serai une fois encore la cible des clabaudages. Celles qui me blâmeront le plus haut m'envieront tout bas. D'ailleurs, est-ce que je vais rester à Rodez ? Je me sens faite pour un théâtre plus vaste.

M. ENJALRAN. — Je vous renie. Vous n'êtes plus ma fille. Ne vous avisez plus de franchir le seuil de ma porte, ni ici ni en ville.

Mme ENJALRAN. — Clarisse, ne t'en va pas ! Tu cours à ta perte.

CLARISSE MANZON. — Oh ! maman, pourvu que tu me saches enterrée en terre sainte, tu seras vite consolée de ma mort.

FINAL

MARC-ANTOINE MANZON

Il n'est rien d'aussi ridicule
Que de prier pour obtenir
Ce qu'on brûle de vous offrir.
Les simagrées et les scrupules,
Les repentirs, les faux refus,
D'où vient aux filles cette rage ?
Je goûte peu dans mon potage
Le piment du fruit défendu.

TOUS, *en chœur.*

Refrain.

Si nous ne sommes plus au Paradis terrestre,
La faute n'en est pas à notre père Adam.
Paresseux comme un loir, il préférait la sieste
Aux discours du serpent,
Et grimper au pommier lui semblait fatigant.

CLARISSE MANZON

Nous avons appris cette escrime
A nous défendre contre vous
Quand vous n'étiez pas nos époux.
Maintenant, femmes légitimes,
Nous exigeons le même dû.
Ce n'est point du libertinage
Que d'assaisonner le mariage
Du piment du fruit défendu.

TOUS, *en chœur.*

Au refrain.

M. ENJALRAN

Prisonnière des convenances,
L'épouse écoute et obéit.
La tranquillité du mari
Est sa plus belle récompense.

M^me^ ENJALRAN

J'aurai toujours ainsi vécu,
Vrai parangon de femme honnête,
Sans goûter — combien je regrette ! —
Au piment du fruit défendu.

TOUS, *en chœur.*

Au refrain.

RIDEAU

PREMIER INTERMEDE

Décor du prologue.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rodez,
Tu vis de sanglants apprêts
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malédiction
De cette ville indignée ;
Car d' Rodez les habitants
Ont presqu(e) tous des sentiments.

Bastide le gigantesque,
Moins le pouce, ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse ;
Et Jausion l'insidieux,
Barbare, avaricieux.

Ils méditent la ruine
D'un magistrat très prudent,
Leur ami, leur confident ;
Mais ne pensant pas au crime,
Il ne se méfiait pas
Qu'on complotait son trépas.

Dedans la maison Bancal,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron
Viennent fair(e) leur bacchanale,
Car pour un crime odieux
Rien de tel qu'un mauvais lieu.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

LA BACCHANALE DES ASSASSINS

Le 19 mars 1817, à Rodez. La cuisine chez Bancal. A gauche, une porte donne sur la cour, qui débouche dans la rue des Hebdomadiers. Une porte dans le fond donne sur un cabinet. Mobilier très sommaire : une grande table, un baquet qui sert à la Bancal pour faire sa vaiselle et donner à manger au cochon qu'elle élève dans la cour. Quelques tabourets. Bancal, sa femme Catherine (la Bancal), Jean-Baptiste Collard et Anne Benoît sont assis autour de la table et trinquent.

COUPLETS DE LA VIE MALHONNETE

LA BANCAL

Qui veut du ratafia
Ou bien bourrer sa pipe
S'en vient dans ma boutique
Mais ne m'enrichit pas.
Avec tous ses tracas
La fraude est chimérique
Et d'un rapport plus bas
Qu'un bureau de tabac.

TOUS, *en chœur.*

Refrain.

C'est un métier de chien
Que d'être malhonnête.
Pauvre petit vaurien,
Imprudente lorette,
La police vous guette.
Pour trois fois moins que rien
On vous casse la tête,
Vous jette aux oubliettes,
Quand tous les messieurs bien
Ne risquent pas tripette
A prendre la galette
Des autres bons chrétiens.

BANCAL

Détrousser un bourgeois
Est loin d'être commode.
On se brûle les doigts
A de pareils exploits.
Il vaut mieux étudier
Les articles du code
Et faire l'usurier
Ça n'a rien de sorcier.

TOUS, *en chœur.*

Au refrain.

ANNE BENOIT

Par ses nombreux amants
Une femme du monde
Se fait payer comptant
Ses robes, ses diamants,
Et moi, si je me vends,
Il faudrait que j'aie honte
De gagner sans plaisir
Just(e) de quoi me nourrir.

TOUS, *en chœur.*

Au refrain.

JEAN-BAPTISTE COLLARD

Lorsque j'étais tringlot
J'aurais tué mille hommes *(tous rient)*
Sans hasarder ma peau :
Me voilà un héros.
Mais je suis un salaud
Si par hasard j'assomme
Un sordide grigou
Qui me refuse un sou.

TOUS, *en chœur.*

Au refrain.

Entre Bousquier.

BOUSQUIER. — Salut, la compagnie.

BANCAL. — Salut, Bousquier.

Missonnier entre à son tour.

MISSONNIER. — Salut, la compagnie.

BANCAL, *à Bousquier.* — D'où sort-il, celui-là ? C'est toi qui l'as amené ?

BOUSQUIER. — A deux, Bancal, on ne sera pas de trop.

MISSONNIER. — Bien sûr qu'il m'a dit de venir. Même que j'ai eu une fière peur quand il m'est tombé dessus au coin de la rue. « Que le diable vous emporte ! je lui dis comme ça. Vous m'avez fait une fière peur. » « Il faut boire pour noyer

sa peur », que Bousquier m'a dit. « Faut des sous pour boire », que je dis. « Eh, pauvre homme, vous avez bien du mal », que Bousquier m'a dit. « Faut se défier de l'argent qui vient trop vite », que je dis.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Tu as fini, Missonnier ? Tu n'arrêtes de faire des folies que pour dire des sottises.

MISSONNIER. — On fatigue assez quand on travaille, sans faire de folies.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Tu vas toujours à la chasse aux poissons ?

MISSONNIER. — Des fois.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Et ça te réussit, de vouloir les tuer à coups de pierre ?

MISSONNIER. — On ne peut pas dire que j'ai été mis à l'amende pour ça.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Et tu cours encore tout nu dans les campagnes ?

MISSONNIER. — Plus depuis que les gendarmes m'ont arrêté.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Tu n'as plus essayé de te couper le cou avec un rasoir ?

MISSONNIER. — J'ai eu bien trop peur quand j'ai vu le sang couler.

BANCAL, *à Jean-Baptiste Collard.* — Jean-Baptiste, laisse-le tranquille. Il fera l'affaire aussi bien qu'un autre.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Méfie-toi. Quand ce sera fini, il ira décharger son estomac.

MISSONNIER. — Moi, moucharder ? Vous ne me connaissez pas.

BOUSQUIER, *à Missonnier.* — Ne reste pas là planté debout comme un idiot. Va t'asseoir. C'est la tournée de la Bancal.

MISSONNIER, *s'asseyant avec eux.* — Bien vrai ?

LA BANCAL, *servant à boire.* — Qu'est-ce que tu risques d'essayer ?

BOUSQUIER, *à Anne Benoît.* — Dis, ma jolie, cela fait une paie qu'on ne s'est vu.

ANNE BENOIT. — Bas les pattes ! Ce n'est pas une raison pour me claquer les fesses.

BOUSQUIER. — C'est vrai, tu aimes mieux les baisers. Tu vas être servie, Anne de mon cœur.

ANNE BENOIT. — Tu vas me faire des bleus, sale brute.

BANCAL. — Allons, du calme. Jean-Baptiste, débarrasse-nous de ta femme.

JEAN-BAPTISTE COLLARD, *à Anne Benoît.* — Va donner un coup de main à la Bancal pour sa vaisselle. Nous avons à causer entre hommes.

Anne Benoît fait la vaisselle avec la Bancal.

BOUSQUIER, *à Bancal.* — Paraît que tu as du travail pour nous ?

BANCAL. — Ça se trouve.

BOUSQUIER. — Du sérieux ?

BANCAL. — Tout ce qu'il y a de sérieux.

BOUSQUIER. — Bien payé ?

BANCAL. — Plus que ça ne vaut.

BOUSQUIER. — Quand ça ?

BANCAL. — Ce soir.

BOUSQUIER. — On est tes hommes. Pas vrai, Missonnier ?

Il envoie une bourrade à Missonnier.

MISSONNIER. — De quoi ? de quoi ?

BOUSQUIER. — Tu vas nous donner un coup de main.

MISSONNIER. — Je suis là pour ça. Maintenant ?

BANCAL. — Tout à l'heure.

MISSONNIER. — Qu'est-ce que je dois faire ?

BANCAL. — On t'expliquera.

MISSONNIER, *timide.* — Mon verre est vide.

BANCAL, *à la Bancal.* — Catherine, occupe-toi de monsieur.

LA BANCAL, *qui a fini de rincer les verres.* — Aide-moi à vider l'eau de vaisselle dans la cour. Tu auras à boire après.

Ils sortent tous les trois en tenant le baquet.

BANCAL, *à Bousquier.* — Ce n'est pas compliqué. Vous revenez d'ici deux heures. Le ballot sera là ou il ne sera pas là.

BOUSQUIER. — Tu veux dire que tu n'as pas encore le tabac ?

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Non, on doit encore l'apporter.

BOUSQUIER. — Et si on ne l'apporte pas ?

BANCAL. — Nous boirons un coup tous ensemble et vous irez vous coucher.

BOUSQUIER. — Je ne marche pas. Tu vas nous faire perdre toute notre soirée pour un verre de tord-boyaux, merci.

BANCAL. — Pour ce que tu en fais de tes soirées...

Ils se taisent en entendant rentrer la Bancal et Missonnier.

MISSONNIER. — Pourquoi ne me raconte-t-on jamais rien, à moi ?

LA BANCAL. — Ne t'inquiète pas, mon joli.

MISSONNIER. — Faudrait quand même pas me prendre pour un imbécile.

LA BANCAL. — Tu serais plutôt plus malin qu'un autre, à mon avis.

MISSONNIER. — J'ai été battu à Milhau, on m'a frappé sur la tête, tout le monde sait que ça rend bête. Mais c'est passé.

LA BANCAL. — Tu parles trop. Est-ce que tu ne serais pas gris ?

MISSONNIER. — Je n'ai bu que trois pots et tu sais bien qu'à souper ce n'est pas trop. D'ailleurs, le vin est cher. On n'en boit pas plus qu'il ne faut.

LA BANCAL. — Tiens. En voilà un verre qui ne te coûtera rien.

MISSONNIER, *à Bousquier.* — Elle est gentille, elle parle comme ma mère. Elle me disait toujours, ma mère : « Joseph... »

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Cause pas tant et bois.

Missonnier trinque avec la Bancal.

BOUSQUIER, *à Bancal.* — Qui doit te l'apporter, ce tabac ?

BANCAL. — Tu es trop curieux.

BOUSQUIER. — Le type qui l'amène ici peut bien le porter plus loin. Moi, je ne marche pas.

BANCAL. — Écoute, je vais te faire une belle proposition. Tu possèdes toujours ta vielle organisée ?

BOUSQUIER. — Quelle vielle organisée ? Tu veux dire mon orgue de Barbarie ?

BANCAL. — Appelle-le comme tu voudras.

BOUSQUIER. — Il y a longtemps que je l'ai vendu à Bertin, celui qui fait les foires.

BANCAL. — Il doit être à Rodez aujourd'hui, alors ?

BOUSQUIER. — Naturellement, je l'ai rencontré tantôt sur le marché.

BANCAL. — Il te prêterait la vielle organisée pendant quelques heures ?

BOUSQUIER. — Si je le lui demande, bien sûr.

BANCAL. — Va la chercher avec Missonnier. Vous revenez ici quand il fait noir, mais vous n'entrez pas. Vous restez dans la rue et jusqu'à ce que je vous appelle, vous jouez le plus fort que vous pouvez.

BOUSQUIER. — Nous pouvons passer toute la nuit à ce compte.

BANCAL. — Non. Pas plus d'une heure. Une demi-heure peut-être.

BOUSQUIER. — Pourquoi devons-nous jouer de la vielle ?

BANCAL. — Pour faire du bruit. Comme ça les voisins ne remarqueront pas les allées et venues. Si à 10 heures le paquet n'est pas là, c'est qu'il ne viendra pas ce soir.

BOUSQUIER. — Et nous serons de la revue.

BANCAL. — De toute façon je te donnerai... cent sous.

BOUSQUIER. — A Missonnier aussi ?

BANCAL. — A Missonnier aussi.

BOUSQUIER, *à Missonnier.* — Tu entends ?

MISSONNIER, *à Bousquier.* — Ma mère me disait toujours : « Joseph... »

LA BANCAL. — Tu l'as déjà dit, mon joli. Vide ton verre, ça vaudra mieux. Et tu vas me donner un coup de main pour porter la pâtée au cochon.

Ils empoignent chacun par une anse le même baquet qui avait servi à faire la vaisselle.

BOUSQUIER. — Eh ! la Bancal, quand est-ce que tu le tues, le goret, qu'on vienne manger la saucisse ?

LA BANCAL. — Il me donne bien du tracas, j'ai beau le gaver de son, il ne grossit pas...

BOUSQUIER. — L'air de la ville ne lui vaut rien.

LA BANCAL. — Et pourtant, il y a beaucoup de porcs à Rodez qui ont une moins belle soue que celle que je lui ai bâtie dans la cour.

BOUSQUIER. — Si tu soignes ton goret aussi bien que ton cochon de mari, je n'ai rien à dire.

La Bancal et Missonnier sortent.

BANCAL, *à Bousquier.* — Et tout ce que tu boiras ce soir est sur mon compte.

BOUSQUIER. — Oui... Dis-donc, Bancal, tu es sûr que c'est du tabac que nous devons trimballer ?

BANCAL. — Je n'ai jamais dit que c'était du tabac.

BOUSQUIER. — Qu'est-ce que tu as dit, alors ?

BANCAL. — J'ai dit que c'était de la contrebande.

BOUSQUIER. — Tu vas peut-être m'apprendre ce que c'est, de la contrebande. Il y a quinze ans que j'empaume le gouvernement. Si ce n'est pas du tabac, ce n'est pas du sel non plus : il faudrait une charrette. Ce ne serait pas des fois un cadavre ?

Missonnier, qui vient de rentrer, précédant la Bancal et Anne Benoit, se précipite vers la table.

MISSONNIER. — Un cadavre ! On a tué quelqu'un ?

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — T'occupe pas. Retourne boire.

MISSONNIER. — Ah ! on va tuer quelqu'un. Je comprends... L'est pas si bête que ça, Missonnier.

BANCAL, *à Missonnier.* — Veux-tu te taire ? *(A Bousquier :)* Alors, c'est d'accord ou c'est pas d'accord ?

MISSONNIER. — Bien sûr qu'on est d'accord.

BOUSQUIER. — On se renseigne, c'est tout. Allons, tope !

BANCAL. — Catherine, verse à boire à tout le monde. Et plus vite que ça. Ces messieurs sont pressés.

BOUSQUIER, *se dirigeant vers Anne Benoît qui est restée près de la porte du cabinet.* — Oh ! pas tellement.

BANCAL. — J'attends du monde d'une minute à l'autre. Il faut que vous soyez partis avant.

BOUSQUIER. — On s'en va, c'est promis, c'est juré. Il faut bien vider son verre d'abord.

ANNE BENOIT, *à Bousquier.* — Qu'est-ce que tu veux ?

BOUSQUIER. — Tu le sais bien. On y va ?

Il désigne le cabinet.

ANNE BENOIT. — Il n'y a pas moyen.

BOUSQUIER. — Mais si, on a tout le temps. Allons, sois gentille.

ANNE BENOIT. — Je te dis que ce n'est pas possible. Il y a quelqu'un.

BOUSQUIER. — Dans la chambre ?

ANNE BENOIT. — Oui.

BOUSQUIER. — Je n'ai vu passer personne. Ah ! Ils étaient arrivés avant nous ? Ils ne font pas de bruit, ceux-là. Ce n'est pas comme l'autre fois, tu sais bien, le lieutenant de gendarmerie. Quel vacarme ! A croire qu'il démolissait tout.

ANNE BENOIT. — Il ne faut pas dire du mal du lieutenant. C'est un bon client. Il me donne chaque fois un louis. Et il crie plus qu'il ne casse.

BOUSQUIER. — Oui, mais c'est moi que tu aimes, n'est-ce pas ? S'ils sont là depuis si longtemps, ils ne vont pas tarder à sortir. A moins qu'ils n'aient loué pour la nuit ?

ANNE BENOIT. — C'est-à-dire... Ecoute. Il n'y a qu'une femme. L'homme doit encore venir.

BOUSQUIER. — J'ai compris. C'est ça le monde que Bancal attend ?

ANNE BENOIT. — Tout juste.

BOUSQUIER. — Elle ne doit pas s'amuser toute seule là-dedans, la garce. Si nous allions lui tenir compagnie ?

ANNE BENOIT. — Tu es fou. C'est une dame de la haute.

BOUSQUIER. — Diable ! Qui c'est ?

ANNE BENOIT. — Je ne sais pas. Elle est voilée.

BOUSQUIER. — Elle vient souvent ?

ANNE BENOIT. — C'est la première fois.

BOUSQUIER. — Qui est le client ?

ANNE BENOIT. — Monsieur Fualdès.

BOUSQUIER. — Le procureur ? Il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. Dis donc, vous commencez à avoir de la belle clientèle. Je ne vais pas oser revenir. Un procureur !

ANNE BENOIT. — Il est à la retraite.

BOUSQUIER. — N'empêche. Dans la justice, ils sont tous copains comme cochons. A la place de Bancal, je me méfierais.

ANNE BENOIT. — Il serait plus embêté que toi si tu le rencontrais ici, monsieur Fualdès.

BOUSQUIER. — C'est vrai, je n'y pensais pas. Alors, je peux revenir ?

ANNE BENOIT. — Tu es bête.

Elle embrasse Bousquier. Sonnerie de clairon en coulisses.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Voilà le couvre-feu.

BANCAL. — Allons, ouste, à la porte.

BOUSQUIER. — On y va, ne nous bouscule pas.

BANCAL. — Et faites-moi un vacarme du tonnerre de Dieu avec la vielle.

BOUSQUIER. — Je jouerai le morceau le plus bruyant : « la Marche des chevaux-légers ».

BANCAL. — Ne vous occupez pas de qui entre ou de qui sort d'ici jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

BOUSQUIER. — Cochon qui s'en dédit. *(A Missonnier :)* Tu viens, Missonnier ?

MISSONNIER. — J'arrive.

Il se dirige vers la porte du cabinet.

LA BANCAL. — Pas par là, imbécile.

Bousquier et Missonnier sortent.

BANCAL, *à la Bancal.* — Va mettre le loquet derrière eux. J'aime autant que la porte ne reste pas grande ouverte cette nuit. Moi, je vais chercher nos clients.

La Bancal et Bancal sortent à leur tour. Anne Benoît va s'asseoir sur les genoux de Jean-Baptiste Collard.

ANNE BENOIT. — C'est pas dangereux, cette histoire ?

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — T'occupe pas.

ANNE BENOIT. — J'ai bien le droit. Je suis ta prétendue.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Tu n'es pas ma femme, tu n'as que l'espoir de l'être.

Anne Benoît se lève, dépitée, tandis qu'entrent Bastide et Jausion, suivis de Bancal.

BASTIDE. — Salut.

ANNE BENOIT et COLLARD. — Bonsoir, monsieur Bastide.

JAUSION. — Je vous souhaite le bon vêpre.

ANNE BENOIT et COLLARD. — Bonsoir, monsieur Jausion.

JAUSION. — Alors, c'est ici que doit se tenir notre petit conciliabule ?

BASTIDE. — L'endroit est tranquille. Nous sommes sûrs de ne pas être dérangés.

Missonnier passe la tête par la porte et appelle Bancal.

MISSONNIER. — Hep ! Patron !

BANCAL. — Comment ! Tu es encore là !

MISSONNIER. — J'ai été pisser un grand coup dans la cour et je m'en vais tout de suite. *(Plus bas, désignant Jausion :)* Dites donc, c'est le vieux auquel on va... crrr...

BANCAL. — Veux-tu fermer ta grande g... et me f... le camp !

MISSONNIER. — Des fois que ce serait lui, il n'y a rien de fait. Il vient de me donner dix ronds. Je ne suis pas un ingrat, moi.

BANCAL. — Si tu n'es pas sorti dans une minute, je te casse la figure. Compris ?

MISSONNIER. — Compris.

Il disparaît.

JAUSION. — Je vois que tout le monde est au courant.

BANCAL. — Mais non. Ils sont payés pour transporter un ballot de contrebande.

BASTIDE. — Pourquoi l'idiot parle-t-il de couper le cou, alors ?

BANCAL. — Il s'est mis ça dans la tête, Dieu sait pourquoi. *(A la Bancal qui rentre :)* Je t'avais dit de fermer la porte derrière lui.

LA BANCAL. — J'ai été voir si les petits dorment, il en a profité pour rentrer.

BASTIDE. — Où sont vos enfants ?

LA BANCAL. — Les deux plus jeunes au grenier. Madeleine, à côté, sous l'escalier. Ils ne vous dérangeront pas. Ils en ont entendu d'autres. A leur âge, on dort comme du plomb.

BASTIDE. — Vous auriez quand même pu les envoyer coucher ailleurs, pour un soir.

LA BANCAL. — N'ayez pas d'inquiétude : on tuerait père et mère, ils ne s'en apercevraient pas.

BANCAL. — Je crois que j'ai eu une bonne idée. J'ai demandé à Bousquier et à Missonnier de revenir à la nuit tombée et de jouer de la vielle dans la rue.

JAUSION. — Vous vous imaginez que nous avons envie de chanter ?

BANCAL. — Comme ça, s'il y a du bruit...

Dans la scène qui suit, Bancal est pris à partie à tour de rôle par Jausion et Bastide, qui lui répètent ce qu'ils ont déjà dû lui dire plusieurs fois, sur le ton dont on parle à un idiot complet.

BASTIDE. — Vous m'agacez, à la fin. Qu'est-ce que vous vous êtes fourré en tête ?

JAUSION. — Nous avons simplement donné rendez-vous ici à un ami, à un vieil ami.

BASTIDE. — Mieux qu'un ami, un parent. Fualdès est mon parrain. *(A Jausion :)* Et comme nous sommes beaux-frères, il est un peu de votre famille aussi.

JAUSION. — Nous avons à discuter avec lui de petites questions d'intérêt.

BASTIDE. — Vous pouvez dire de grosses questions, Jausion. Vous resterez encore en-dessous de la vérité.

JAUSION. — Il vaut mieux que cet entretien se passe loin des oreilles indiscrètes...

BASTIDE. — ... parce qu'il concerne des opérations que la loi n'envisage pas toujours avec faveur...

JAUSION. — ... tant du côté de Fualdès que du nôtre, je tiens à le préciser. D'ailleurs, absolument rien ne permet de croire que cette discussion d'affaires ne se passera pas dans la plus grande cordialité et qu'elle ne se terminera pas par un accord complet.

BASTIDE. — Absolument rien.

JAUSION. — Si nous avons recours à une inno-

cente astuce, en promettant à notre ami, qui a les faiblesses de son âge, qu'il rencontrera ici une dame de la grande bourgeoisie, prête à toutes les complaisances...

BASTIDE. — ... c'est uniquement pour être sûr qu'il ne manquera pas au rendez-vous.

BANCAL. — Lâchez-moi. J'ai bien compris.

JAUSION. — Déjà 8 heures, Fualdès devrait être là. Et s'il ne venait pas ?

BASTIDE. — Penses-tu, ce coureur de guilledou ! Il a suffi que je fasse allusion à une jupe et il prenait feu. Et quand je lui ai juré qu'il s'agissait d'une personne de la meilleure société, il ne se tenait plus. Une honnête femme dans la maison Bancal, vous vous rendez compte, c'est le rêve de ce vieux paillard ! Il lui faut une fille bien en chair, qui soit pure comme une communiante et qui relève ses cottes avant qu'il le lui demande, rien que par amour de sa trogne.

JAUSION. — Je ne sais pas ce qu'ils ont tous à s'exciter sur les femmes honnêtes, je préfère les putains, moi. *(A Anne Benoît :)* N'est-ce pas, ma poulette ?

ANNE BENOIT. — Vous ne pouvez pas être poli avec les demoiselles, vous ?

BASTIDE. — Demoiselle... tu es encore demoiselle ? Dis donc, Collard, à ta place, je prendrais cela pour une injure personnelle.

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — C'est ma prétendue, c'est pas ma femme.

BANCAL, *à Anne Benoît.* — Allons, file avant que ça se gâte.

Anne Benoît sort par la porte sur cour.

JAUSION. — C'est un peu saumâtre. Bastide peut tout se permettre sans que personne y trouve à redire. A la première privauté de ma part, ce sont des cris d'orfraie comme si je me trouvais dans le salon de l'évêque.

LA BANCAL. — Il ne faut pas vous formaliser. Les filles ont des faiblesses pour les vieux clients. Mais quand les nouveaux venus leur manquent d'égards elles se rebiffent.

Pendant cette réplique, Fualdès est entré si silencieusement que personne ne s'en est aperçu. Tous sursautent quand il s'écrie...

ANTOINE FUALDÈS. — C'est pour moi que vous dites ça ?

BASTIDE. — Ah ! te voilà, toi !

JAUSION. — Ce n'est pas trop tôt.

ANTOINE FUALDÈS. — Cela fait plaisir d'être espéré de la sorte.

BASTIDE. — Comment vas-tu, vieille canaille ?

JAUSION. — Qui as-tu encore dépouillé avant de venir ici, sale grigou, pour te mettre en retard ?

ANTOINE FUALDÈS. — Toujours les mêmes... Le mot pour rire...

JEAN-BAPTISTE COLLARD. — Demandez-moi un peu. Ils ont l'air sérieux.

ANTOINE FUALDÈS. — Si celui-là s'en mêle aussi...

LA BANCAL. — Et mon gamin qu'on m'a tué un soir de charivari, c'était aussi histoire de rire, sans doute ?

ANTOINE FUALDÈS. — Il ne faut plus songer à cette vieille affaire. Ce n'est pas de ma faute s'il est mort, votre gosse...

LA BANCAL. — Non, mais c'est de votre faute si la coupable s'en est tirée à si bon compte. C'est-y vous ou c'est-y pas vous qui avez jugé le procès ?

ANTOINE FUALDÈS. — Deux ans de prison, pour un homicide par imprudence, la peine est sévère.

LA BANCAL. — Ah ! vous trouvez ? Naturellement, à l'égard d'une dame de la haute, d'une bonapartiste comme vous, vous vous êtes montré indulgent. Elle ne lui a pas coûté cher, la vie de mon petit chérubin : seize cents francs de dommages-intérêts, en tout et pour tout.

ANTOINE FUALDÈS. — Vous espériez en tirer plus ?

LA BANCAL. — N'insultez pas à la douleur d'une mère !

BASTIDE, *à Fualdès.* — Cela ne te gêne pas plus que le sang de Charlotte Corday sur tes mains ?

JAUSION. — Car tu étais un des juges qui l'ont envoyée éternuer dans le panier à Samson.

BANCAL. — Charlotte Corday, je ne dis encore rien : tête pour tête, c'est justice. Mais faire monter sur l'échafaud une sainte et une martyre...

BASTIDE. — C'est vrai que tu faisais aussi partie du tribunal qui a condamné Marie-Antoinette...

ANTOINE FUALDÈS. — Comment pouvez-vous répéter cette abominable calomnie ! Vous le savez tous que j'ai démissionné un mois plus tôt et que je me trouvais à Rodez au moment du procès.

JAUSION. — Faut-il que notre roi ait de la bonté de reste pour laisser en paix des jacobins de ton genre !

BASTIDE. — A ta place, je ne m'y fierais pas. Tu es toujours en tête de la liste des suspects qui sont soumis à une surveillance spéciale dans le département.

LA BANCAL. — Ne me faites pas rire. Il s'en tirera comme d'habitude. Tous les gens riches se tiennent entre eux.

BANCAL. — Et le pauvre peuple écope.

JAUSION. — Fiez-vous à lui pour retourner sa veste ! C'est comme le domaine que tu devais me vendre : le prix est convenu, la promesse est signée et sans me prévenir tu cèdes la propriété à M. de Séguret.

ANTOINE FUALDÈS. — Tu sais mieux que personne que tu ne disposes pas d'assez d'argent pour lever l'option. En outre, M. de Séguret m'en donne un meilleur prix. Alors ?

JAUSION. — Justement, j'avais l'occasion de faire un bénéfice.

ANTOINE FUALDÈS. — Jausion, tu devrais être le dernier à me faire de pareils reproches ! Quand je songe à ce que j'ai fait pour toi ! Sans moi, où serais-tu ?

JAUSION. — Cette petite histoire d'infanticide ? Franchement, mon cher, tu ferais mieux de ne pas en parler. Faire un enfant à une femme mariée, ça n'a jamais été défendu. Que la mère ait perdu la tête et un petit peu étouffé le marmot, je n'y suis pour rien... et d'ailleurs elle a été acquittée.

ANTOINE FUALDÈS. — Avec cette théorie tu aurais eu bonne mine en cour d'assises si je t'avais inculpé comme je l'aurais pu,

JAUSION. — Tu me l'as fait payer assez cher

ton non-lieu. Si tous les autres t'ont rapporté autant, je suis surpris que tu ne sois pas plus riche.

ANTOINE FUALDÈS, *vraiment indigné.* — Comment peux-tu dire une chose pareille ? Jamais personne n'a mis en doute mon intégrité de magistrat !

TOUS. — Jamais !

Ils éclatent de rire. Un moment interloqué, Fualdès finit par rire avec eux.

BASTIDE. — Ris donc de meilleur cœur, parrain. Avoue que nous avons réussi à te faire monter à l'arbre.

ANTOINE FUALDÈS. — Vous m'avez eu. Une minute je me suis demandé si je n'étais pas tombé dans un guet-apens.

JAUSION. — Cela ne t'a pas réussi d'être procureur, tu vois le mal partout.

BANCAL. — Ma maison est ce qu'elle est, mais vous pouvez y venir en confiance.

ANTOINE FUALDÈS. — La petite dame ?

BANCAL, *désignant le cabinet.* — Elle est là.

ANTOINE FUALDÈS. — Je ne vais pas la faire attendre.

BASTIDE. — Il ne faut pas être si pressé avec les femmes. Plus elles languissent, plus elles sont amoureuses.

ANTOINE FUALDÈS. — Tu crois ?

BANCAL. — Vous allez d'abord boire un coup avec nous. Ça vous remontera.

BASTIDE. — C'est vrai, parrain, tu es tout pâle.

BANCAL. — La mère, donne-nous à boire et du bon : c'est pour M. le procureur. Histoire de lui donner du cœur au ventre.

Anne Benoît rentre et aide la Bancal à servir.

ANTOINE FUALDÈS. — Elle a dû m'entendre entrer, elle va s'impatienter si je ne la rejoins pas...

BASTIDE. — Elle sera encore plus déçue si tu t'amènes dans cet état.

ANTOINE FUALDÈS. — Cela se pourrait. Après un pareil accueil... cela vous démolit un homme.

JAUSION. — Faut-il que ta conscience soit bourrelée pour que tu trembles si vite !

ANTOINE FUALDÈS. — Nous avons tous quelque chose à nous reprocher, vous aussi bien que moi.

TOUS. — Ça, non.

ANTOINE FUALDÈS. — Vous n'allez pas prétendre le contraire devant moi, qui vous connais bien. Toi, Collard, tu n'as jamais rien fichu de tes dix doigts, pas plus à l'armée, d'où tu t'es fait chasser, que dans le civil. Bancal...

BANCAL. — Je vends de la contrebande, je ne m'en cache pas.

ANTOINE FUALDÈS. — Si tu ne fraudais que le fisc ! Quand je songe que tu es occupé à faire prendre à Madeleine, à douze ans, le même chemin qu'à celle-là... *(il désigne Anne Benoît.)* Jausion, je n'ai pas besoin de raconter en public où tu en serais sans certaines signatures de complaisance.

JAUSION. — Dont la tienne, en premier lieu, et tu sais ce que tu y gagnes.

ANTOINE FUALDÈS. — Quant à toi, Bastide, le nombre de filles qui sont venues se plaindre chez moi que tu les avait engrossées...

BASTIDE. — La belle affaire ! On n'a jamais tenu rigueur à personne d'être fainéant, trousseur de jupes, fraudeur ou maquereau. Il n'y aurait plus de vie de société possible. Ça nous empêche-t-il, Jausion et moi, d'être salués chapeau bas par tout ce qui compte à Rodez ? Nous sommes de fidèles royalistes, de solides soutiens du régime. Voilà l'important, en dépit de nos petites faiblesses. Tandis que toi, tu ne peux pas en dire autant.

ANTOINE FUALDÈS. — C'est monstrueux. Je suis aussi bon Français que vous et je vais vous le prouver.

TOUS. — Pas possible !

MELODRAME

ANTOINE FUALDÈS
Quand il était toujours un monarque absolu...

TOUS
C'était le bon temps !

ANTOINE FUALDÈS
... J'ai dû prêter serment au bon roi Louis XVI.

TOUS
Très bien !

ANTOINE FUALDÈS
Il était mort, ma foi, lorsque je fus élu...

TOUS
Faut ce qu'il faut !

ANTOINE FUALDÈS
... Juré au tribunal en juin 93.

TOUS
Quelle horreur !

ANTOINE FUALDÈS
Vite, je démissionne à temps. Je me fais gloire...

TOUS
Manque plus que ça !

ANTOINE FUALDÈS
... D'être redevenu notaire, au Directoire.

TOUS
N'y a que ça de vrai !

ANTOINE FUALDÈS
Pas pour longtemps, du reste, et sous
[l'Usurpateur...

TOUS
N'en faut plus !

ANTOINE FUALDÈS
... Je suis nommé, bien malgré moi, accusateur.

TOUS
Hou ! Hou !

ANTOINE FUALDÈS
Depuis, je suis resté dans la magistrature...

TOUS
Il faut bien ça !

ANTOINE FUALDÈS
... Et je serais encor procureur criminel...

TOUS
En v'la de l'audace !

ANTOINE FUALDÈS
... Défenseur attitré du trône et de l'autel...

TOUS
N'y a que ça de vrai !

ANTOINE FUALDÈS

Si du meilleur des rois une sage mesure...

TOUS

Il était temps !

ANTOINE FUALDÈS

Ne m'avait pensionné pour services rendus
Trente-quatre ans durant à plus de sept régimes
Qu'impartialement j'avais tous soutenus.

TOUS

Très malin !

ANTOINE FUALDÈS

Entre nous, franchement, ce n'est pas un grand [crime.

TOUS

C'est le bouquet !

CHANSON DE LA GIROUETTE

ANTOINE FUALDÈS

C'est la chansonnette
De la girouette
Toujours signalant
D'où souffle le vent.

Ce n'est pas sa faute
Lorsque le vent saute
Du nord à l'ouest
Et du sud à l'est.

Rester immobile
Irrite la bile.
Suivre un idéal
On s'en trouve mal.

Le courtisan souple
Sans encombre souffre
De baisser le front
Devant les affronts.

S'il faut que je plie
Pour garder la vie,
— Voyons, mes amis —
On ferait bien pis.

TOUS. — Bravo !

ANTOINE FUALDÈS. — Et maintenant, permettez-moi de prendre congé. Je connais une jeune personne qui doit mourir d'impatience.

Une musique d'orgue de barbarie se fait entendre en coulisse.

BASTIDE. — Il faudra que tu nous écoutes encore une minute, car nous avons à parler d'affaires...

RIDEAU

SECOND INTERMEDE

Les acteurs, en tableau vivant, continuent à mimer la scène pendant que le chanteur, à l'avant-scène, décrit ce qui se passe.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE

Alors le couple farouche
Saisit Fualdès au signal.
Avec un mouchoir fatal
On lui tamponne la bouche,
Et des vielleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt.
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime,
Mais Fualdès d'un mouvement
S'y soustrait adroitement.

A genoux, comme Fualdès :

« Puisque sans raison plausible
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi
Cela ne m'est pas possible.
Ah ! laissez-moi en ce lieu
Faire ma paix avec Dieu. »

Désignant Bastide :

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement :
« Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le diable. »
Ensuite d'un large coup
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche.
Mais la Bancal aux aguets
Le reçoit dans un baquet,
Disant : « En place d'eau blanche,
Y mettant un peu de son,
Ce sera pour mon cochon. »

Et maintenant, messieurs-dames, vous vous demandez quelle est la femme mystérieuse avec laquelle ce pauvre M. Fualdès avait rendez-vous. Vous voudriez bien que j'ouvre cette porte fermée derrière laquelle elle se cache... peut-être. A-t-elle entendu le bruit de cet abominable assassinat ? A-t-elle reconnu les meurtriers à leur voix ? Ou bien s'est-elle évanouie ? C'est sûrement ça, je me précipite pour lui porter secours.

Non, c'est autre chose que vous voulez savoir ? Ah ! je devine. Vous êtes fûtés. On ne peut rien vous cacher. Ce qui vous tarabuste les méninges, c'est cette Clarisse Manzon dont j'ai commencé à vous parler. Qu'est-ce qui l'amène dans cette histoire, Clarisse Manzon ? Dans cette histoire où elle n'a strictement rien à faire ? Voilà ce qui vous chatouille. Osez dire que ce n'est pas vrai !

Craignez rien, il n'y aura pas d'arnac. Vous allez connaître la vérité. Mais ça donne soif, la romance. Avec votre permission, je vais boire un coup. Je vous conseille d'en faire autant. Les autres chez Bancal ont aussi le droit de souffler un peu. Car, entre nous...

Il chante :

C'est un métier de chien
Que d'être malhonnête :
Pauvre petit vaurien,
Imprudente lorette,
La police vous guette
Pour trois fois moins que rien.
On vous casse la tête,
Vous jette aux oubliettes
Quand tous les messieurs bien
Ne risquent pas tripette
A prendre la galette
Des autres bons chrétiens.

Parlé :

La suite dans un instant.

RIDEAU

TROISIEME INTERMEDE

Décor du prologue.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE. — Alors, vous êtes tous revenus ? Manque personne ? Je peux reprendre où je l'ai laissée la complainte de l'assassinat de ce pauvre M. Fualdès ? C'est pas parce qu'il est mort que c'est fini, rassurez-vous : il faut encore se débarrasser du cadavre. Et roulez la musique !

Alors, chacun à la hâte,
Bancal, Collard, Missonnier,
Bousquier le contrebandier,
Mettent la main à la pâte.
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortège sanglant.
Collard et Bancal devant
Et les deux autres derrière.

Missonnier ne portant rien,
S'en va la canne à la main.

Enfin l'on arrive au terme,
Le corps désempaqueté
Dans l'Aveyron est jeté.
Bastide alors, d'un air ferme
S'éloigne avec Jausion.
Chacun tourne les talons.

Par les lois de la physique
Le corps du pauvre innocent
Se trouvant privé de sang
Par un miracle authentique
Surnage aux regard surpris
Pour la gloire de Thémis.

Grâce au flair de la police
Huit jours après en prison
Se retrouvent les fripons.
Et pendant ce temps Clarisse
En catimini savoure
Les joies du parfait amour.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LE SECRET DE L'ALCOVE

28 Juillet 1817, à Rodez. Le pied-à-terre de Clémendot : une table, quatre chaises, une lampe, une alcôve dans le fond. Clémendot, Édouard Enjalran, Rose Pierret et Clarisse Manzon achèvent un dîner qui a été copieusement arrosé.

CHANSON GUERRIERE

ÉDOUARD ENJALRAN

On vit aux Pyramides de Gizeh
Les lanciers.

CLÉMENDOT

Les dragons ont conquis l'Escorial
A cheval.

ÉDOUARD ENJALRAN

La vieille garde a fait tourner casaque
Aux cosaques.

CLÉMENDOT

Nous avons envoyé les Engliches
Se faire fiche.

ENSEMBLE

Que ce soit la paix ou bien la guerre,
Rien ne vaut l'état de militaire,
Pour qui veut recevoir ou donner de grands coups,
Mettre les cotillons tout sens dessus-dessous,
Qu'importe après cela de se casser le cou !

ÉDOUARD ENJALRAN

Le képi va bien mieux au ciboulot
Qu'un chapeau.

CLÉMENDOT

Au côté, le sabre n'a rien qui vexe
Le beau sexe.

ÉDOUARD ENJALRAN

L'uniforme a plus de chic que le nankin
Du pékin.

CLÉMENDOT

La plus belle appartient, c'est un droit,
Au soldat.

ENSEMBLE

Que ce soit la paix ou bien la guerre,
Rien ne vaut l'état de militaire,
Pour qui veut recevoir et donner de grands coups,
Mettre les cotillons tout sens dessus-dessous.
Qu'importe après cela de se casser le cou !

CLÉMENDOT. — Je reprendrais volontiers de cette exquise gelée de groseilles.

CLARISSE MANZON. — Encore ! Vous en avez déjà mangé trois assiettes.

CLÉMENDOT. — Si je m'écoutais, je viderais le pot.

EDOUARD ENJALRAN. — Tu as toujours eu un joli coup de fourchette.

CLÉMENDOT. — Je me rappelle, pendant la retraite de Vilna, avoir mangé un cochon de lait tout entier.

EDOUARD ENJALRAN. — Mille tonnerres ! En un repas ?

CLÉMENDOT. — Il faut dire que depuis trois jours l'intendance ne nous ravitaillait plus. *(A Rose Pierret :)* Un peu de confiture, ma toute belle.

ROSE PIERRET. — Même pour vous faire plaisir, je ne suis plus capable d'avaler une bouchée.

CLÉMENDOT. — Vous avez tort. Cette gelée est d'un rouge aussi vif que vos lèvres. Elles sont faites l'une pour l'autre.

CLARISSE MANZON. — Les joues de Rose vont s'empourprer à leur tour si vous continuez à lui décocher des madrigaux en pleine figure. Là, je vous l'avait bien dit.

ROSE PIERRET. — Heureusement que vous êtes là. Je suis si sotte que je prends les compliments pour argent comptant.

CLÉMENDOT. — Clarisse, vous avez peur qu'il n'en reste plus. Vous auriez voulu que je vous passe d'abord le plat.

CLARISSE MANZON. — Pas le moins du monde. J'ai les sucreries en horreur.

CLÉMENDOT. — Alors, c'est Enjalran qui va me tenir compagnie... En souvenir de Vilna ?

EDOUARD ENJALRAN. — Vilna, c'est à l'aller que j'y suis passé. Le ravitaillement était encore bon, mais quelle boue ! Il fallait prendre la jambe de derrière pour l'arracher comme une carotte et la porter en avant, puis aller rechercher l'autre avec les deux mains et la rejeter aussi en avant. Avec la permission des dames, je préfère allumer ma bouffarde.

CLARISSE MANZON. — Devant ta sœur, tu aurais tort de te gêner.

ROSE PIERRET. — Oh ! ne l'empêchez pas. J'aime tant le voir la pipe en bouche. Ça lui donne un air martial...

CLÉMENDOT. — Tant pis. Je mangerai tout seul.

CLARISSE MANZON. — Si encore vous preniez du pain... Comment n'êtes-vous pas écœuré par ces pleines cuillerées que vous avalez l'une après l'autre ?

CLÉMENDOT. — Vous pouvez me rabrouer tant que vous voudrez, je n'en perds pas une bouchée... et ma charmante voisine m'approuve.

Il baise la main de Rose Pierret.

EDOUARD ENJALRAN. — Eh là ! Du calme, sacrés milliards ! Chasse gardée !

CLARISSE MANZON. — Tu as raison d'ouvrir l'œil, Edouard, M. Clémendot est un dangereux séducteur.

CLÉMENDOT. — Les femmes des amis, c'est sacré... Faut qu'elles y passent !

Rose et Edouard rient de bon cœur à la plaisanterie, mais Clarisse garde un air pincé.

CLARISSE MANZON. — Tu vois, ma pauvre Rose, comme nous sommes loties. Un numéro de plus sur la liste des conquêtes de ces messieurs, rien d'autre.

ROSE PIERRET. — C'est vrai, Edouard ?

EDOUARD ENJALRAN. — Ne l'écoute pas. Elle a beau être ma sœur, elle ne sait pas ce qu'elle dit. Depuis que je t'ai rencontrée, plus une femme ne compte pour moi.

CLARISSE MANZON, *à Clémendot.* — Ce n'est pas vous qui m'en diriez autant.

CLÉMENDOT. — Je vous en ai dit bien plus.

CLARISSE MANZON. — Oui, il y a huit jours. Maintenant que vous avez obtenu ce que vous désiriez, j'ai cessé de vous intéresser.

EDOUARD ENJALRAN. — Elles sont bientôt finies, vos querelles d'amoureux ?

CLÉMENDOT. — Vous êtes injuste, Clarisse. Foi d'officier, je ne vous ai pas donné motif à être jalouse.

CLARISSE MANZON. — Moi, jalouse ? Voilà du neuf.

CLÉMENDOT. — Et la scène que vous m'avez faite hier au théâtre ?

CLARISSE MANZON. — Parlons-en. Vous ne comprendrez jamais qu'il est insultant pour celle qui vous accompagne d'être dévisagée sans arrêt par une autre femme ?

CLÉMENDOT. — Si M^me^ Chardan a témoigné de l'étonnement de vous voir à mon bras...

CLARISSE MANZON. — ... c'est que vous lui en aviez donné le droit.

CLÉMENDOT. — Au contraire, elle me garde rancune d'avoir repoussé ses avances.

CLARISSE MANZON. — Voilà une femme bien à plaindre, à coup sûr.

EDOUARD ENJALRAN. — Allons, la paix ! Prenez exemple sur nous. Est-ce que nous nous disputons, Rose et moi ?

CLÉMENDOT. — Comment serait-ce possible, avec une créature aussi adorable ?

Il baise de nouveau la main de Rose.

EDOUARD ENJALRAN. — Alerte ! Trahison ! Un Saxon ! Un frère d'armes qui me tire dans le dos !

CLARISSE MANZON. — Rose, mets ce beffi à sa place.

CLÉMENDOT. — Comment dites-vous ? Un beffi, moi ?

ROSE PIERRET, *riant.* — Ça, il n'y a pas à dire, vous êtes beffi.

CLÉMENDOT. — Qu'est-ce que ça veut dire : beffi ?

EDOUARD ENJALRAN. — Ne te fâche pas, mon vieux. Ça n'a rien d'injurieux. En patois on appelle ainsi ceux qui ont la mâchoire saillante.

CLÉMENDOT. — Je ne me savais pas affligé de prognathisme.

CLARISSE MANZON. — Oh ! que si. Et pour tout vous dire, vous avez la bouche trop grande, un vilain nez, le regard faux, le teint blafard. Sans parler de votre petite taille et de vos jambes en canon de fusil.

CLÉMENDOT. — Vous n'avez plus rien d'aimable à me servir ?

ROSE PIERRET. — Elle ne pense pas un mot de ce qu'elle dit.

CLARISSE MANZON. — Vous êtes chauve et vous

nasillez. Je crois que c'est tout. Vous voilà satisfait ?

CLÉMENDOT. — On ne peut mieux. Il me reste à en déduire que les femmes ont mauvais goût.

CLARISSE MANZON. — Rassurez-vous, cela me passera.

CLÉMENDOT. — Je ne songeais pas à vous. Vous me croirez si vous voulez, pas plus tard que cet après-midi, quand je suis entré dans le salon de Mme de Cabrières, je n'ai pas compté moins de trois dames — jeunes et jolies, notez-le bien — qui se sont trouvées déconcertées à ma seule apparition et qui n'ont pas osé lever les yeux tant que j'étais là.

EDOUARD ENJALRAN. — Les noms ! Les noms !

CLÉMENDOT. — Permettez. Je sais à quoi l'honneur m'oblige. Et je ne vous dirai pas non plus le nom de l'honorable Ruthénois qui, depuis qu'il m'a surpris en tête-à-tête avec son épouse, fait de grands détours pour ne pas me rencontrer, de crainte de devoir me demander une réparation que je suis tout prêt à lui offrir.

CLARISSE MANZON. — Arme-toi de patience, Rose. Sur le chapitre de ses bonnes fortunes, M. Clémendot est intarissable.

ROSE PIERRET. — Oh ! mais, c'est qu'ils sont sérieux. Vous devenez insupportables tous les deux, à la fin, avec vos chamailleries. Vous n'allez pas gâcher une soirée qui a si bien commencé ? Nous nous amusons gentiment tous les quatre et voilà que vous vous bouffez le nez sans rime ni raison.

EDOUARD ENJALRAN. — Tu parles d'or, mon trésor. Je le dis souvent : il y en a plus dans cette petite tête-là que dans la sacoche d'un aide de camp.

CLARISSE MANZON. — Je serai ravie de changer de conversation.

ROSE PIERRET. — Allons, faites la paix, et je vous raconterai le dernier potin. Ce matin, au marché, quelqu'un a cru reconnaître, parmi les porcs qui étaient mis en vente, celui de Bancal. Le marchand a dû appeler la police sinon la foule aurait saigné le cochon sur place.

CLARISSE MANZON. — Les gens sont fous.

ROSE PIERRET. — Si cette sale bête a bu le sang de M. Fualdès, elle ne l'aurait pas volé.

CLÉMENDOT. — On parle toujours de cette vieille affaire ? Elle n'a plus aucun intérêt. Les coupables sont arrêtés et ont fait des aveux complets.

ROSE PIERRET. — Bousquier et Bancal, oui. Ni Bastide ni Jausion. Ils jurent qu'ils sont innocents. Beaucoup le croient.

CLARISSE MANZON. — Leurs parents et leurs amis, naturellement.

ROSE PIERRET. — Cela fait du monde. Ils ont failli obtenir le renvoi de l'affaire devant les assises de Montpellier, qui les auraient acquittés.

EDOUARD ENJALRAN. — Sacré tonnerre ! Pourquoi tant d'embarras ? Si on m'écoutait, on les collerait au mur, tous tant qu'ils sont ! Pan ! Pan ! Justice est faite.

CLARISSE MANZON. — Notre père est de cet avis. Il veut que les coupables soient jugés par la cour prévôtale...

EDOUARD ENJALRAN. — Procédure sommaire, arrêt sans recours, voilà la bonne méthode.

CLÉMENDOT. — M. Enjalran est président de la cour prévôtale. Une affaire comme celle-là lui vaudrait de l'avancement ou la croix de Saint-Louis.

CLARISE MANZON. — Mon père est au-dessus de pareils calculs. Il se méfie des jurés et il a bien raison. La famille des accusés a de puissantes relations. Le frère de Jausion est curé...

CLÉMENDOT, *chantant.*

Quel malheur, quel malheur,
D'avoir un fils curé et l'autre voleur !

CLARISSE MANZON. — ... Son neveu est notaire...

ROSE PIERRET. — ... Le père de Bastide est juge de paix...

CLARISSE MANZON. — Enfin, nous verrons bien quand l'affaire sera jugée aux assises.

EDOUARD ENJALRAN. — Moi, je les ferais passer tous, jurés compris, devant le peloton : pan ! pan !

ROSE PIERRET. — Il paraît qu'on attend une déposition sensationnelle : celle d'un témoin qui a assisté au crime.

CLARISSE MANZON. — Oui, la petite Madeleine Bancal : elle a tout raconté aux bonnes sœurs qui l'ont recueillie. Ça ne compte pas : une gamine de douze ans ne peut pas témoigner contre ses parents.

ROSE PIERRET. — Il ne s'agit pas de Madeleine, mais d'une femme qui se trouvait ce soir-là chez Bancal.

CLÉMENDOT. — Je ne savais pas que la Bancal avait une autre pensionnaire qu'Anne Benoît.

ROSE PIERRET. — Pas du tout. Une femme du meilleur monde.

EDOUARD ENJALRAN. — Qu'est-ce qu'elle f... pardon. Comment se trouvait-elle dans ce... pardon.

ROSE PIERRET. — La maison Bancal servait de lieu de rendez-vous à des personnes qui voulaient se renconter sans que cela se sache. Enfin, c'est ce qu'on prétend. Cette femme serait venue là, sous un voile épais, et pendant qu'elle attendait le monsieur, elle aurait tout vu, tout entendu.

CLÉMENDOT. — Elle n'en a rien dit ?

ROSE PIERRET. — Et sa réputation ? Une femme honnête dans ce bouge, vous voyez le scandale.

EDOUARD ENJALRAN. — Honnête ? Enfin...

CLÉMENDOT. — Qui est-ce ?

ROSE PIERRET. — On ne sait pas au juste. On s'en doute... plus ou moins... Selon les uns ce serait Mlle Avit...

CLÉMENDOT. — La fille du greffier ? Toute la garnison a passé par sa chambre, pourquoi aurait-elle eu besoin d'aller chez Bancal ?

ROSE PIERRET. — Les autres prétendent que c'est l'Anglaise.

CLÉMENDOT. — Miss Gipson, l'excentrique ?

ROSE PIERRET. — Celle qui a toujours un chapeau à plumes vertes.

CLÉMENDOT. — Et les assassins ne se sont pas aperçus qu'elle était là ?

ROSE PIERRET. — Ils pouvaient compter, sans doute, sur son silence.

EDOUARD ENJALRAN. — C'est un conte à dormir debout.

CLARISSE MANZON. — On le dirait, à te voir bâiller à te décrocher la mâchoire.

ÉDOUARD ENJALRAN. — Je ne me reconnais plus. Autrefois j'étais aussi frais au petit jour que si j'avais passé la nuit au lit. Il est vrai que c'était sous l'Empire. Qu'est-ce qu'il nous reste maintenant ? Nos yeux pour pleurer...

CLÉMENDOT. — ... et un roi pour rire.

ROSE PIERRET. — Chut ! pas de politique.

ÉDOUARD ENJALRAN. — Ne t'inquiète pas, mon trésor, on s'en va.

CLÉMENDOT. — Vous n'allez pas partir déjà ? Attendez, je vais déboucher une bouteille...

ROSE PIERRET. — Non vraiment, il faut que je rentre. Mon père s'inquiéterait autrement.

ÉDOUARD ENJALRAN. — Le commandant de gendarmerie ne badine pas avec les rentrées tardives. Je vais reconduire cette demoiselle. Si le cœur vous en dit de nous accompagner...

CLÉMENDOT. — Je ne demanderais pas mieux ; avec ce changement de température, la marche m'est pénible.

CLARISSE MANZON. — Vous savez que ses cors le font atrocement souffrir.

CLÉMENDOT. — Je me demande quel plaisir vous prenez à me tourner en ridicule. Cela n'a rien de drôle d'avoir eu les deux pieds gelés à la Bérézina...

ÉDOUARD ENJALRAN. — La Bérézina ! Sacré nom de... Vilaine affaire ! Jamais eu si froid de ma garce de vie. Brrr ! laissez dire les femmes, mon vieux. Elles ne peuvent pas savoir ce que c'était... Les corbeaux avaient déjà repéré ma carcasse pour une fristouille à la neige...

CLARISSE ENJALRAN. — Si la campagne de Russie vient sur le tapis, nous sommes encore ici dans une heure.

COUPLETS DU DEPART

CLÉMENDOT

Prends ma main avec un sourire :
Au revoir sans adieu.

ROSE PIERRET

Vous me comblez : sachez-le lire
Dans l'éclat de mes yeux.

EDOUARD ENJALRAN

Allons-nous-en, car je transpire :
On étouffe en ce lieu.

CLÉMENDOT

Rien qu'un baiser, ou je vais croire
Que tu vas m'oublier.

ROSE PIERRET

Non, je conserve la mémoire
D'un charmant cavalier.

ÉDOUARD ENJALRAN

Quand il n'y a plus rien à boire
Disparaît le troupier.

LES TROIS, *en chœur.*

C'est le plus beau de notre histoire
De partir du bon pied.

Rose Pierret et Edouard Enjalran s'en vont.

CLÉMENDOT. — Ma chère amie, je suis franc comme l'or. Dût ma rudesse militaire vous blesser, si ma présence vous est aussi pénible que votre humeur l'indique, rien ne vous oblige à me tenir compagnie.

CLARISSE MANZON. — Tous les torts sont de mon côté, à ce que je vois. Ne craignez rien, je m'en vais, je ne vous importunerai pas plus longtemps.

CLÉMENDOT. — Ne prenez pas cet air tragique, je vous en conjure, il vous va très mal.

CLARISSE MANZON. — C'est vrai, de quoi pourrais-je me plaindre ? Je n'ai qu'à m'en prendre à moi de ce qui m'arrive. Vous vous êtes conduit de la manière la plus naturelle. Dès que mon frère nous a présentés l'un à l'autre, il y a moins d'un mois, vous m'avez fait une cour empressée. Vous vous êtes dit qu'une femme seule, séparée de son mari, de son fils, ne vous résisterait pas longtemps... Je ne vous blâme pas, vous avez eu raison. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert d'être privée de toute affection, de tout appui, dans une odieuse petite ville de province, où la moindre démarche est épiée, jugée, condamnée. Le besoin de me confier, d'être protégée, d'avoir une présence affectueuse à mes côtés m'a aveuglée. J'ai cru que vous me l'offriez...

CLÉMENDOT, *très détaché.* — Vous ne vous trompiez pas.

CLARISSE MANZON. — Non vraiment ! Je ne vous reproche pas d'avoir abusé de ma naïveté, c'est votre métier d'homme. Maintenant que vous m'avez rassasiée de votre insultante indifférence, ne vous donnez plus la peine de feindre des sentiments que vous n'avez jamais éprouvés.

CLÉMENDOT. — Qu'est-ce que vous vous êtes mis en tête ? Je ne joue pas la comédie, moi. Si vous en avez envie, restez, je ne demande que cela. Si vous préférez gémir, partez, vous vous en trouverez mieux et moi aussi. Rien de moins compliqué.

CLARISSE MANZON. — Vous vous trompez sur mon compte. J'ai pu être sotte et légère, je n'en disconviens pas. Je ne serai pas assez dépravée pour servir de passe-temps à un homme qui, sous mes yeux, fait des avances à une autre femme.

CLÉMENDOT. — La scène de jalousie. Je n'y couperai pas.

CLARISSE MANZON. — Il n'est pas question de jalousie, ni de scène. Vous m'avez, pas très poliment d'ailleurs, invitée à partir, en espérant me voir revenir soumise et complaisante. Je m'en vais, sans esprit de retour. Et pour limiter le malentendu, je tiens à préciser pourquoi je suis venue, et pourquoi je ne reviendrai pas.

CLÉMENDOT. — S'il n'est plus permis d'être galant vis-à-vis d'une invitée sans être accusé immédiatement...

CLARISSE MANZON. — Ne jouez pas à l'innocence. Vous avez eu le front de vous servir devant moi des mêmes phrases que vous avez employées pour me séduire. « Votre charmante présence va égayer ce maussade logis de célibataire... » Vous ne vous souvenez plus me l'avoir dit la première fois que j'ai eu la faiblesse de vous suivre ici ? Et pour qui vous mettez-vous ainsi en frais ? Pour une petite

ordure qui donne rendez-vous à ses amants chez Bancal !

CLÉMENDOT. — Allons donc ! Rose Pierret...

CLARISSE MANZON. — Evidemment, Rose Pierret. Comment voulez-vous qu'elle soit au courant des habitudes de la maison, si elle n'y allait pas elle-même ? La fille du commandant de gendarmerie, je vous demande un peu. Et mon pauvre frère qui ne se doute de rien. Jobard comme tous les hommes.

CLÉMENDOT. — J'ai peine à le croire. Cette fillette, avec sa mine innocente dans ce mauvais lieu... Demain, je l'interroge là-dessus. Elle peut se fier à moi dans le désarroi abominable où elle se trouve, la pauvre petite. Car ce n'est pas votre frère qui lui viendra en aide. C'est un bon soldat, Enjalran, un cœur d'or — ce n'est pas moi qui dirai le contraire — mais dans les affaires de cœur, ses réactions sont un peu... brutales. Il faut du doigté pour traiter de pareils cas.

CLARISSE MANZON. — Je tombe des nues : plus une femme a de choses à se reprocher, plus vous la trouvez intéressante.

CLÉMENDOT. — Voyons, sa situation est affreuse, à cette infortunée. Elle connaît les assassins de Fualdès, elle seule peut démasquer les coupables qui s'obstinent à nier, et la peur de se déshonorer aux yeux de son père, de son amant, de toute la ville lui ferme la bouche. C'est... c'est cornélien !

CLARISSE MANZON. — Je ne vous savais pas tant d'imagination.

CLÉMENDOT. — Notez qu'elle se fait un monde de peu de chose. Même pour une jeune fille, son imprudence est bien excusable en donnant un rendez-vous chez Bancal ; elle ne pouvait pas savoir qu'on allait y commettre un crime ce soir-là.

CLARISSE MANZON. — Vous divaguez, ma parole. Où allez-vous chercher que Rose ait assisté au meurtre de M. Fualdès ?

CLÉMENDOT. — Vous venez de me le dire !

CLARISSE MANZON. — Ne me mettez pas en colère. J'ai dit que Rose avait dû déjà se rendre dans la maison Bancal pour être au courant de ce qui s'y passait. Je n'ai jamais prétendu qu'elle s'y trouvait le jour de l'assassinat.

CLÉMENDOT. — Cela va de soi qu'elle y était.

CLARISSE MANZON. — J'ai de très bonnes raisons pour penser le contraire.

CLÉMENDOT. — Vous ne croyez pas qu'il y avait une femme ce soir-là ?

CLARISSE MANZON. — Il y en avait une. Pas Rose. Tant pis si elle en perd un charme à vos yeux.

CLÉMENDOT. — Qui était-ce alors ? Miss Gipson ?

CLARISSE MANZON. — Sûrement pas.

CLÉMENDOT. — Mlle Avit alors ?

CLARISSE MANZON. — Encore moins.

CLÉMENDOT. — Vous voyez bien, ce ne peut être que Rose. Elle a dû être terrifiée, la malheureuse. Sensible comme elle est !

CLARISSE MANZON. — Je vous répète que ce n'est pas Rose.

CLÉMENDOT. — Qu'en savez-vous, après tout ?

CLARISSE MANZON. — Si vous tenez tant à ce que ce soit elle, allez-y, ne vous gênez pas pour moi. Ce que j'en disais...

CLÉMENDOT. — Je vous mets au défi de citer un autre nom.

CLARISSE MANZON. — Je m'en garderai bien.

CLÉMENDOT. — Vous vous amusez à exciter ma curiosité et puis à la décevoir. Ce n'est pas gentil, Clarisse.

CLARISSE MANZON. — Plaignez-vous, je vous y engage.

CLÉMENDOT. — Vous savez quelque chose et vous ne voulez pas me le dire.

CLARISSE MANZON. — Non, je ne sais rien.

CLÉMENDOT. — Vous n'avez pas confiance dans ma discrétion.

CLARISSE MANZON. — Ça, vous pouvez le dire. Je commence à vous connaître, vous autres hommes.

CLÉMENDOT. — Je serai muet comme le tombeau.

CLARISSE MANZON. — Interrogez Mlle Pierret, puisque vous êtes convaincu qu'elle en sait plus long que moi.

CLÉMENDOT. — Mlle Pierret n'a aucune raison de me faire des confidences, surtout d'une nature aussi délicate...

CLARISSE MANZON. — Et moi, j'en ai, n'est-ce pas ? Merci de me le rappeler.

CLÉMENDOT. — Vous êtes encore fâchée contre moi ? Je vous demande pardon si je vous ai blessée tout à l'heure. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, je vous jure. Quand je suis auprès d'une jeune femme, c'est plus fort que moi, il faut que je me montre aimable. Sans aucune arrière-pensée, croyez-le. Rose est un joli brin de fille, je n'en disconviens pas, mais à côté de vous, elle disparaît comme si vous l'aviez effacée d'un clignement de paupière. Faisons la paix, voulez-vous ?

CLARISSE MANZON. — Vous y tenez, vraiment ?

CLÉMENDOT. — Merci. *(Il lui baise la main.)* Qui est-ce ?

CLARISSE MANZON. — Qui donc ?

CLÉMENDOT. — La femme qui se trouvait chez Bancal.

CLARISSE MANZON. — Encore ! Mais je n'en sais rien.

CLÉMENDOT. — Vous m'en avez trop dit, ou pas assez.

CLARISSE MANZON. — Et si ce secret ne m'appartenait pas ?

CLÉMENDOT. — Je vous donne ma parole d'officier français que...

CLARISSE MANZON. — Non, il y va de l'honneur d'une femme.

CLÉMENDOT. — La confidence restera entre nous deux.

CLARISSE MANZON. — Eh bien... non, je ne peux pas, vous seriez le premier à me le reprocher ensuite.

CLÉMENDOT. — A vous ? Pourquoi à vous ? Vous finirez par me faire croire que c'est vous qui y étiez ?

CLARISSE MANZON. — Chez Bancal ? Vous êtes fou !

CLÉMENDOT. — Ne croyez pas que mon affection pour vous en serait diminuée. N'importe qui peut avoir une faiblesse et je serais le dernier à vous jeter la pierre.

CLARISSE MANZON. — Vous me promettez le secret ?

CLÉMENDOT. — Je vous le jure.

CLARISSE MANZON. — J'ai tort de me confier à vous, je le sens.

CLÉMENDOT. — Comment pouvez-vous le supposer ?

CLARISSE MANZON. — Absolument personne ne sait ce que je vais vous dire. Si mon frère ou mon père devait l'apprendre, je n'ose songer à ce qui se passerait.

CLÉMENDOT. — Parlez, je vous en supplie.

CLARISSE MANZON. — Puisqu'il le faut... C'est moi qui étais chez Bancal.

CLÉMENDOT. — Toi, mon ange ! J'en étais sûr. Oh ! mon amour, comme je te plains, comme tu as dû souffrir !

CLARISSE MANZON. — Tu ne peux pas savoir. C'est épouvantable. Depuis quatre mois je vis dans un cauchemar, sans personne à qui me confier.

CLÉMENDOT. — Je suis là, ma chérie, je t'aiderai, je te protégerai.

CLARISSE MANZON. — Ah ! comme tu es bon.

CLÉMENDOT. — Je me doutais qu'il y avait dans ta vie un affreux mystère.

CLARISSE MANZON. — Mais je ne suis pas coupable... Ne crois pas que je sois indigne de ton amour... Je ne t'avais d'ailleurs pas encore rencontré à cette époque...

CLÉMENDOT. — Ne pleure pas. Tu n'as plus rien à craindre.

CLARISSE MANZON. — Il n'y a rien dans mon passé dont tu doives rougir, je te l'assure.

CLÉMENDOT. — Dis-moi tout, je te crois.

CLARISSE MANZON. — J'avais accepté un rendez-vous... oh ! d'intérêts seulement... pour des affaires concernant la séparation qu'avait intentée mon mari... Ce monsieur venait de la campagne et je ne pouvais pas le recevoir où je vivais alors... Je devais le rencontrer en ville... Dans l'obscurité, je me suis égarée... J'ai demandé mon chemin à une vieille femme qui était sur le pas de sa porte... C'était la Bancal, je ne le savais pas... Tout à coup, il y a eu du bruit... Plusieurs personnes qui approchaient... La femme m'a prise par le bras et a fermé la porte ; je me suis trouvée prisonnière... Et alors... non, c'est trop horrible !

CLÉMENDOT. — Ils ont assassiné Fualdès à deux pas de toi !

CLARISSE MANZON. — J'ai compris que ma vie était en danger...

CLÉMENDOT. — Ils ont voulu te tuer aussi ! ma pauvre chérie !

CLARISSE MANZON. — Je me voyais déjà morte... mais quelqu'un m'a prise en pitié.

CLÉMENDOT. — Bastide ? ou Jausion ?

CLARISSE MANZON. — Pas un nom ne sortira de mes lèvres. Je l'ai juré... devant le cadavre encore chaud.

CLÉMENDOT. — C'est affreux.

CLARISSE MANZON. — J'ai pu me sauver, mais j'ai été avertie : si je parle, c'est la mort.

CLÉMENDOT. — Tu n'as plus rien à redouter, puisqu'ils sont tous arrêtés.

CLARISSE MANZON. — Tu te l'imagines.

CLÉMENDOT. — Comment ? Des complices sont encore en liberté ?

CLARISSE MANZON. — Oui... deux...

CLÉMENDOT. — Il faut parler, les dénoncer.

CLARISSE MANZON. — Tu veux me perdre pour toujours ?

CLÉMENDOT. — Tu ne risques rien. Je suis près de toi. Je te défendrai.

CLARISSE MANZON. — Rien que d'y songer, je frissonne. Sens, je suis glacée, je vais me trouver mal.

CLÉMENDOT, *la faisant s'étendre dans l'alcôve.* — Allonge-toi... Veux-tu un verre d'eau ? Ma toute belle, mon ange... N'aie pas peur. Laisse-moi baiser ces jolis doigts si frêles qu'on a voulu tremper dans le sang... ce cou délicat que des mains grossières ont menacé... ces lèvres fermées par un affreux serment...

CLARISSE MANZON. — La lumière me blesse les yeux.

CLÉMENDOT. — Je vais l'éteindre. Non, je ne te quitte pas... tu ne resteras pas seule. Une seconde et je suis de nouveau près de toi.

Il va éteindre la lampe en chantonnant allégrement :

La plus belle appartient, c'est un droit,
Au soldat !

RIDEAU

QUATRIEME INTERMEDE

Décor du prologue.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE

Au procès paraît Clarisse.
« J'ai menti, il le fallait,
Et cependant tout est vrai »,
Déclare-t-elle avec franchise,
« Je n'étais pas chez Bancal.
Mais quoi ! Je me trouve mal. »

« Sous mon nom, une autre femme,
Présente à l'assassinat,
Sur le cadavre jura
De ne pas parler du drame. »
Elle crie au couple odieux :
« Avouez donc, malheureux ! »

Elle ajoute, en coup de foudre
Eclatant au ciel d'été,
Ces seuls mots : « La vérité
Ne peut sortir de ma bouche.
Les coupables, c'est bien clair,
Ne sont pas tous dans les fers. »

Le jury qui délibère
Au chef-lieu de l'Aveyron
Prononce condamnation
De la compagnie entière.
L'arrêt subit cassation.
Voilà Clarisse en prison.

ACTE QUATRIÈME

L'ANGE DU CRIME

Octobre 1817, à Rodez. Une cellule dans la prison des Capucins. Fenêtre grillagée, porte avec un guichet. Un mobilier confortable, parmi lequel se remarque un berceau d'enfant, a été apporté à l'intention de la nouvelle occupante. Au lever du rideau, Clarisse Manzon tient salon parmi plusieurs visiteurs.

PREMIER VISITEUR. — Il faut que vous chantiez.

DEUXIÈME VISITEUR. — Nous serions trop déçus...

CLARISSE MANZON. — Je n'ai même pas un clavecin.

TROISIÈME VISITEUR. — Qu'importe !

Entre le Gardien.

LE GARDIEN, *accent méridional.* — M. Clémendot demande si madame peut le recevoir.

CLARISSE MANZON, *au Gardien.* — Vous voyez bien que je suis occupée.

PREMIER VISITEUR. — Comment cet individu a-t-il encore l'audace de se présenter devant vous ?

DEUXIÈME VISITEUR. — Après ce qu'il a osé insinuer à votre sujet, il devrait mourir de honte...

TROISIÈME VISITEUR. — Il ne fera pas long feu à l'armée. Ses supérieurs jugent très sévèrement sa conduite.

PREMIER VISITEUR. — Toutes les portes à Rodez lui sont dorénavant fermées.

Le Gardien sort.

TROISIÈME VISITEUR. — De la fermeté, voilà ce qu'il faut.

DEUXIÈME VISITEUR. — Ne nous faites pas languir.

CLARISSE MANZON. — Mais je ne vous ai rien promis.

TROISIÈME VISITEUR. — Nous serions les seuls de vos amis à ignorer cette romance.

CLARISSE MANZON. — Je ne suis pas en voix aujourd'hui.

PREMIER VISITEUR. — Alors, c'est oui ?

CLARISSE MANZON

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
D'un forfait on me croit complice,
Le temps me rendra mon honneur
Et sur la tombe de Clarisse
On viendra pleurer son malheur.

LES VISITEURS, *ensemble.* — Bravo... Extrêmement touchant... Une sensibilité exquise... Quel joli mouvement poétique... La Sapho du crime...

CLARISSE MANZON. — Je n'en crois rien. Vous me flattez.

PREMIER VISITEUR. — Ces vers ravissants sont de vous ?

CLARISSE MANZON. — Mon Dieu, oui. Dans la triste situation où je me trouve, le désespoir m'a inspirée.

DEUXIÈME VISITEUR. — Vous avez aussi composé la musique ?

CLARISSE MANZON. — C'est un vieil air que ma mère me chantait quand j'étais petite fille et dont autrefois je berçais mon fils : j'avais alors le bonheur de le tenir dans mes bras.

PREMIER VISITEUR. — Le pauvre enfant doit bien vous manquer.

CLARISSE MANZON. — J'ai voulu avoir son berceau près de moi. Parfois, je m'imagine qu'il y repose encore, qu'il dort si paisiblement que je ne

l'entends même pas, que bientôt il va m'appeler. Pauvre Edouard ! Il vaut mieux pour lui d'être séparé de sa mère que de la voir en prison.

TROISIÈME VISITEUR. — La justice des hommes est cruelle.

CLARISSE MANZON. — Espérons en la justice divine. Je pleure aux lieux où l'on a blasphémé : cette cellule a été occupée par le conventionnel Chabot.

TROISIÈME VISITEUR. — Chabot ?

PREMIER VISITEUR. — Ah ! oui, le capucin.

SECOND VISITEUR. — Si l'ameublement date de l'époque, ce misérable n'avait pas à se plaindre.

CLARISSE MANZON. — Non, c'est à moi qu'il appartient. On ne me traite quand même pas tout à fait comme une voleuse ou un défroqué. Chabot n'est sorti d'ici que pour monter à la guillotine. Et quel sera mon destin, à moi ? Au milieu de tant de chagrins, mon esprit s'égare. Qui sait si ma tête ne tombera pas aussi ? C'est une boule qui abattra bien des quilles.

PREMIER VISITEUR. — Chère amie, vous n'y pensez pas.

TROISIÈME VISITEUR. — La France qui est à vos pieds se révolterait.

CLARISSE MANZON. — Tant pis. Dans l'autre monde on ne me parlera plus de l'affaire Fualdès.

PREMIER VISITEUR. — Vous n'avez pas besoin de cette célébrité pour régner sur les cœurs.

CLARISSE MANZON. — Dire qu'il y a tant de femmes qu'on supplie de se taire et moi on me persécute pour me faire parler.

Entre le Gardien.

LE GARDIEN. — Madame, M. Fualdès est là.

CLARISSE MANZON. — Un fantôme !

LE GARDIEN. — Mais non. M. Didier Fualdès, le fils.

CLARISSE MANZON. — Ah ! vous m'avez fait peur. *(Aux Visiteurs :)* Vous savez que je crois aux revenants ?

LE GARDIEN. — Une dame Pons demande aussi à être reçue.

CLARISSE MANZON, *aux Visiteurs.* — Une proche parente de Bastide d'un côté, le fils de la victime de l'autre... Vous voyez comme je suis tirée à hue et à dia. Tous ces gens me prennent pour la Sainte Vierge et attendent de moi que j'exauce leurs vœux comme par miracle.

PREMIER VISITEUR, *s'en allant.* — Nous n'abuserons pas plus de votre temps.

SECOND VISITEUR, *s'en allant.* — Mes hommages, madame.

CLARISSE MANZON. — Votre visite m'a été d'un tel réconfort, monsieur le professeur, mon cher docteur...

TROISIÈME VISITEUR, *s'en allant.* — Merci encore pour votre accueil.

CLARISSE MANZON. — Tout l'honneur est pour moi, mon capitaine. *(Ils sortent. Au Gardien :)* Introduisez-les tous les deux.

LE GARDIEN. — Ensemble ?

CLARISSE MANZON. — C'est moins compromettant.

LE GARDIEN. — M. Clémendot était là avant eux.

CLARISSE MANZON. — Faites ce que je vous dis.

Le Gardien sort.

Mme PONS, *entrant, suivie de Didier Fualdès.* — Votre porte est plus difficile à forcer que celle d'un évêque.

CLARISSE MANZON. — Réfléchissez à la situation embarrassante où vous me mettez. Je suis inculpée de complicité avec votre cousin.

Mme PONS. — Je ne me serais pas permis cette visite si Mme votre mère ne me l'avait conseillée. Vous permettez ? *(Elle s'assied.)* Cette chère Mme Enjalran se fait du mauvais sang à votre sujet. Elle me disait hier encore à l'ouvroir...

CLARISSE MANZON. — Vous permettez ? *(A Didier Fualdès :)* Ah ! monsieur, je donnerais n'importe quoi pour que votre père vous soit rendu. Je donnerais ce que j'ai de plus précieux au monde, sauf mon fils.

DIDIER FUALDÈS. — Madame, je vous regarde comme un ange envoyé par la Providence pour éclaircir un horrible mystère.

CLARISSE MANZON. — La Providence aurait mieux fait de ne pas envoyer votre père chez Bancal.

DIDIER FUALDÈS. — Personne ne peut me rendre mon père, mais vous pouvez m'aider à le venger.

CLARISSE MANZON. — Ce serait ourdir mon propre suaire.

Mme PONS. — C'est bien dit, ma chère petite, vous n'allez pas faire condamner des innocents.

[DIDIER FUALDÈS. — Innocent, Bastide ? Innocent, Jausion qui a reconnu avoir forcé le secrétaire de mon père, le lendemain du crime et avec l'assistance de sa femme encore bien !

Mme PONS, *à Didier Fualdès.* — Il voulait vous épargner le paiement de droits de succession. C'est une peccadille. *(A Clarisse Manzon :)* Nos avocats n'ont jamais douté de l'acquittement jusqu'à la dernière audience, quand vous avez laissé échapper cette malheureuse phrase.

CLARISSE MANZON. — Laquelle ?

Mme PONS. — Vous n'avez pas pu l'oublier.

CLARISSE MANZON. — Mais si. Je crois toujours n'avoir rien dit, parce que je ne me souviens de rien.

Mme PONS. — Vous vous êtes exclamée — et sur quel ton ! « Les coupables ne sont pas tous dans les fers ! » Ces mots, si vous ne les retirez pas, vont envoyer Bastide et Jausion à l'échafaud et vous valoir des remords éternels.

DIDIER FUALDÈS. — Pardon. C'est tout le contraire. Vous n'en avez pas assez dit et tant que des meurtriers de mon père resteront impunis à cause de votre silence, vous en porterez la responsabilité.

CLARISSE MANZON. — Vous déraisonnez l'un et l'autre. *(A Mme Pons :)* Mon témoignage m'a coûté ma réputation, mon bonheur, mon enfant. Je donnerais ma tête à couper, avant d'en retirer une syllabe tant je suis sûre qu'il correspond à la vérité. *(A Didier Fualdès :)* Les sacrifices que j'ai faits vous garantissent que si je n'en dis pas plus long, ce n'est pas caprice ou intérêt, mais pour des raisons si graves qu'il m'est interdit de les donner.]

DIDIER FUALDÈS. — Ne couvrez-vous pas l'assas

sin qui vous a sauvé la vie et qui a extorqué de vous un serment ? Je connais un bon prêtre, un remarquable casuiste...

CLARISSE MANZON. — Il s'agit bien de mes scrupules de conscience ! Lisez ceci, monsieur, que j'ai trouvé hier dans mon courrier.

Elle lui tend une lettre.

DIDIER FUALDÈS, *lisant.* — « Voici un dernier avis : tais-toi. Le jour où tu déposeras sera le dernier pour ton fils. Sois muette, sinon la mort saura vous atteindre lui et toi, que ce soit par le fer, par le poison, par l'eau ou par le feu. Redoute celui qui t'écrit. Il faut nier ou périr. » *(A Clarisse Manzon :)* L'auteur du message sait donc que vous assistiez au meurtre et que vous pouvez identifier les coupables.

CLARISSE MANZON. — C'est aussi ce que je me suis dit. Il faut croire qu'il y avait une femme chez Bancal et qu'elle a été prise pour moi.

DIDIER FUALDÈS. — Ah ! madame, qui vous confondrait avec quelqu'un d'autre !

Mme PONS. — Une honnête femme comme vous ne peut pas s'être trouvée dans ce lieu de perdition.

CLARISSE MANZON. — Je n'étais pas chez Bancal et cependant je suis censée y avoir été.

Mme PONS. — Parce que vous l'avez reconnu.

CLARISSE MANZON. — Cela est vrai.

Mme PONS. — Mais vous êtes folle !

CLARISSE MANZON. — Evidemment je suis folle.

DIDIER FUALDÈS. — J'y songe : vous devez connaître l'auteur de cette lettre, tout au moins le soupçonner. Donnez-moi son nom : je le ferai arrêter, il sera mis dans l'impossibilité de vous nuire.

CLARISSE MANZON. — Je ne me venge jamais de mes ennemis. Le Ciel prend ce soin pour moi.

Entre le Gardien.

LE GARDIEN. — Madame, M. le juge sera là pour l'interrogatoire dans quelques instants.

Il sort.

CLARISSE MANZON. — Vous voyez ? Je suis harcelée de partout. Même dans cette cellule, je n'ai pas un moment de tranquillité.

Mme PONS. — Quand je songe pourtant qu'un seul mot de vous pourrait sauver mes pauvres amis...

DIDIER FUALDÈS. — ... et confondre les assassins !

Mme PONS. — Vous pourriez compter sur ma reconnaissance éternelle...

DIDIER FUALDÈS. — Mon dévouement total vous est acquis.

Mme PONS. — Je connais votre désintéressement. Mais l'influence dont je dispose à Rodez — et vous savez si je suis bien vue à l'évêché — sera à votre disposition...

DIDIER FUALDÈS. — Je n'ai rien à vous offrir. Voyez ma douleur, ma solitude en face d'une puissante coalition d'intérêts et jugez quelle cause il est glorieux de servir.

CLARISSE MANZON. — C'est la vérité que vous attendez de moi, la vérité tout entière, si tragiques qu'en puissent être les conséquences, pour moi... et aussi pour d'autres ?

DIDIER FUALDÈS, *gêné.* — Cela va de soi.

Mme PONS, *à contre-cœur.* — Personne ne vous demande de mentir.

CLARISSE MANZON. — Vous la connaîtrez à Albi. Je suis décidée à frapper un grand coup.

DIDIER FUALDÈS. — Vous me le jurez ?

CLARISSE MANZON. — Hier soir, j'ai été éclairée. Personne ne s'en doute. Ne me pressez pas, ne me demandez rien de plus. Si le sang me montait à la tête, je ne pourrais plus témoigner. N'ajoutez pas un mot. Adieu.

Didier Fualdès sort.

Mme PONS, *en sortant.* — Dans ce cas, soignez-vous bien.

Le Gardien introduit M. Bertrand, juge d'instruction.

CLARISSE MANZON, *au Gardien.* — Vous ne m'avez pas encore apporté mon courrier, aujourd'hui ?

LE GARDIEN. — M. le juge m'a interdit de vous le remettre.

CLARISSE MANZON. — De mieux en mieux.

Le Gardien sort.

M. BERTRAND. — Madame, la mesure est comble. Les égards que l'on a cru vous devoir sous un double rapport, comme fille du président de la cour prévôtale et comme mère, arrivent à leur terme. Il va dépendre de vous d'en tarir la source ou de la rendre inépuisable.

CLARISSE MANZON. — Vous savez que vous n'êtes pas gentil du tout avec moi.

M. BERTRAND. — L'homme que je suis, madame, ne demanderait pas mieux que de rendre hommage à votre sexe, mais c'est au juge d'instruction que vous avez affaire.

CLARISSE MANZON. — Vous n'êtes pas le premier magistrat qui m'interroge et je vous assure que vos prédécesseurs avaient de meilleures manières. Le président de la cour d'assises, M. Grenier, m'a comblée d'attentions. Il avait désigné un maréchal de camp, M. Desperrières, qui se tenait tout le temps à mes côtés, pour me protéger contre la vengeance des coupables, et qui me ranimait avec de l'eau des Carmes chaque fois que je m'évanouissais. Un charmant garçon, un véritable homme du monde... Et M. Julien, un juge d'instruction comme vous, pourtant, qui a été présent à tous les interrogatoires que m'a fait subir le préfet... Eh bien, c'est tout juste s'il ne me demandait pas la permission avant de me poser une question.

M. BERTRAND. — Madame, il serait temps de vous rendre compte que votre position n'est plus la même : vous étiez un témoin, vous êtes maintenant une accusée.

CLARISSE MANZON. — Je n'y vois qu'une différence : comme témoin, mon serment m'obligeait à la vérité ; une accusée a le droit de mentir. Vous devriez me savoir gré de ne pas en profiter.

M. BERTRAND. — Vous êtes tombée dans un abîme de contradictions.

CLARISSE MANZON. — Je ne me suis jamais flattée d'expliquer tout ce que j'ai dit au sujet de cette affaire.

M. BERTRAND. — Par vos artifices, vous avez changé en théâtre de comédie le sanctuaire des lois.

CLARISSE MANZON. — Moi ? J'agis toujours sans préméditation.

M. BERTRAND. — En substance, vous avez dit le oui et le non à la fois.

CLARISSE MANZON. — Plus je réfléchis à mon cas et moins je le comprends. Je n'ai pas étudié Machiavel, moi.

M. BERTRAND. — C'est au nom de votre malheureux père, déchiré par mille chagrins ; c'est au nom de vos concitoyens qui gémissent d'un crime horrible ; c'est au nom de la société dont les fondements seraient menacés par l'impunité d'un pareil attentat, que je vous conjure d'éclairer la justice.

CLARISSE MANZON. — Croyez-vous m'en faire dire plus que je ne sais ? Prenez garde : vous ignorez le pouvoir d'une imagination exaspérée.

M. BERTRAND. — Vous ne pouvez démentir les aveux que vous avez faits à M. Clémendot.

CLARISSE MANZON. — Ne prononcez plus ce nom devant moi.

M. BERTRAND. — Il le faudra bien.

CLARISSE MANZON. — Je vous répète que je me suis moquée de cet imbécile, et que j'ai bien fait, puisqu'il n'a rien eu de plus pressé que d'aller tout raconter dans les cafés de Rodez.

M. BERTRAND. — Il est difficile de croire que vous vous soyez livrée à une plaisanterie au milieu des effusions amoureuses...

CLARISSE MANZON. — Oh ! Si vous accordez crédit aux vantardises d'un don Juan de garnison...

M. BERTRAND. — Pourtant, madame, vous ne nierez pas qu'il existait entre vous une de ces affinités spontanées dont le chaleureux climat de l'amoureuse Occitanie favorise particulièrement l'improvisation ?

CLARISSE MANZON. — Je le nie, monsieur, aussi bien que je nie être allée jamais chez Bancal.

M. BERTRAND. — Vous ne me le ferez jamais admettre.

CLARISSE MANZON. — Pourquoi persistez-vous à m'interroger alors ? N'est-il pas convenu que je mens ? Que je mentirai toujours ?

M. BERTRAND. — Rien ne sera plus honorable que de reconnaître vos erreurs. La magistrature n'a point désespéré de vous. La première fois que vous avez comparu devant le préfet, vous lui avez fait une confession sincère, où vous affirmiez avoir assisté au crime.

CLARISSE MANZON. — Vous ignorez les circonstances dans lesquelles cette déposition m'a été arrachée, les menaces qui m'ont été faites, les adjurations de mon père qu'on avait amené et qui ne cessait de me maudire. Je voyais ma famille désolée, ruinée, déshonorée, mon frère Edouard sous le coup d'un duel à mort avec M. Clémendot, mon fils arraché de mes bras. Je me suis sacrifiée. Mais trouvez-vous vraisemblable ce que j'ai raconté ce jour-là ?

M. BERTRAND. — Votre système de déclarations d'abord, de rétractations ensuite et de dénégations finales n'est pas soutenable. N'allez-vous pas vous décider à en changer une fois pour toute ? Voyez où il vous a menée : en prison, inculpée de complicité d'assassinat.

CLARISSE MANZON. — Ecoutez, monsieur le juge, je suis une sotte, mais pas à ce point-là. Vous m'auriez inculpée de faux témoignage, d'outrages à la magistrature, j'aurais pris la chose au sérieux. Mais je ne peux pas être complice de Bastide et de Jausion ! Cette idée n'est pas même entrée dans votre esprit !

M. BERTRAND. — Vous comparaîtrez sur le banc des accusés.

CLARISSE MANZON. — Le bon Dieu s'est bien trouvé entre deux larrons.

M. BERTRAND. — Il en sauva un et vous ne sauverez personne si vous vous taisez.

CLARISSE MANZON. — Je ne veux pas envoyer Jausion à l'échafaud s'il est innocent. Et même s'il avait épargné ma vie, je ne voudrais pas sauver sa tête, s'il a tué Fualdès.

M. BERTRAND. — Vous persistez dans cet entêtement absurde ? Très bien : je vous mettrai au cachot avec la Bancal.

CLARISSE MANZON. — Ce sera l'occasion de faire sa connaissance. Je l'ai très peu vue au procès.

M. BERTRAND. — Je dispose d'autres moyens pour vous contraindre à la réflexion.

CLARISSE MANZON. — Intercepter mon courrier, sans doute ?

M. BERTRAND. — La mesure est normale, à partir du moment où vous entretenez une correspondance clandestine. C'est sans doute quelque femme qui vous prête la main.

CLARISSE MANZON. — Ce n'est pas à des femmes que je m'adresserais. Des femmes ! Elles sont trop bavardes. Ce sont des hommes que j'emploie.

M. BERTRAND. — Quels hommes trouvez-vous ici, s'il vous plaît ?

CLARISSE MANZON. — Peut-être me servirais-je de vous sans que vous puissiez vous en douter.

M. BERTRAND. — De moi ? Comment cela ? Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût. Je vous ferai enlever encre, plumes et papier.

CLARISSE MANZON. — J'ai mon linge et mon sang, cela me suffit.

M. BERTRAND. — Ma patience a des limites.

CLARISSE MANZON. — Comme je vous comprends ! Vous êtes las de moi ? Je le suis de vous.

M. BERTRAND. — Pour la dernière fois, oui ou non, voulez-vous parler ?

CLARISSE MANZON. — Vous voulez que je parle. Entendu, je vais parler. Faites bien attention, car je ne répéterai pas ce que je vais dire.

M. BERTRAND. — Je suis ravi de vous voir revenue à de meilleurs sentiments. Vous n'aurez pas à vous en repentir. Je ne négligerai rien pour vous être agréable. Ordonnez, madame, et vous serez obéie.

CLARISSE MANZON. — Prenez garde, je vais vous mettre à l'épreuve. C'est tout de bon. Donnez-moi votre bras et faisons ensemble le tour de la ville.

[M. BERTRAND. — Il ne s'agit pas de plaisanter. Je vous écoute.

CLARISSE MANZON. — Le cœur des femmes est un dédale où les hommes ne peuvent se reconnaître et dont elles sont seules capables de donner le fil.

M. BERTRAND. — Non, madame, non. Je ne vous demande pas des réflexions psychologiques, mais des faits, madame, des faits précis sur Bastide et Jausion.

CLARISSE MANZON. — Des faits, monsieur le

juge ? Vous allez être servi, en voilà une trôlée. Le 22 mars de cette année, c'est-à-dire le surlendemain du jour où le cadavre de M. Fualdès a été découvert, en revenant de la messe Mme Pal m'a dit : « Voulez-vous voir le pauvre Bastide qu'on accuse du crime ? Il achète un chapeau chez Alquier. » Je suis allée sur le seuil de la porte, la boutique du chapelier était en face. J'ai vu l'homme qu'elle me désignait comme étant Bastide. Après l'avoir examiné, je suis rentrée et j'ai dit à mon amie qu'elle se trompait ; que je connaissait bien cet homme et que c'était Louis, le frère de l'autre, marié à la Montagne, près de Bezins. Là-dessus grande discussion entre Mme Pal et moi. Si nous avions été en justice, pour déposer sur ce fait, nous aurions prêté serment, elle que Bastide avait acheté un chapeau chez Alquier et moi, que c'était son frère. Vous voyez comme on se trompe.]

M. Bertrand. — Vous ne me tournerez pas en bourrique plus longtemps, madame. Je n'ai pas de temps à perdre pour enregistrer les sornettes qui vous passent par la tête. Vous vous repentirez de votre conduite, je vous avertis.

Clarisse Manzon. — Je suis votre servante, monsieur le juge.

M. Bertrand sort. Le Gardien entre.

Le Gardien. — Il y a un Parisien qui veut vous voir.

Clarisse Manzon. — Je ne connais personne à Paris.

Le Gardien. — Sans vous commander, je crois que vous auriez intérêt à le recevoir.

Clarisse Manzon. — Et pourquoi ?

Le Gardien. — Il s'appelle Henri de Latouche. Ce n'est pas le premier venu. C'est un monsieur qui a des lettres.

Clarisse Manzon. — Qu'est-ce que vous en savez ?

Le Gardien. — Il me l'a dit. « Les meilleurs théâtres de Paris jouent mes pièces », qu'il m'a dit. Et ses livres, alors, il ne les compte plus. Mais le plus intéressant, c'est qu'il écrit dans les journaux.

Clarisse Manzon. — Un journaliste ?

Le Gardien. — Non, c'est un nom plus compliqué ! Attendez, j'y suis : un sténographe. Il a un truc qui lui permet d'écrire aussi vite que vous parlez. Chaque soir il va faire un compte rendu de votre procès, qui sera expédié à Paris, imprimé et distribué dans toute la France.

Clarisse Manzon. — Evidemment, c'est intéressant.

Le Gardien. — Surtout qu'il ne demande qu'à vous être agréable. Je veux faire de Mme Manzon la femme la plus célèbre du monde, qu'il m'a dit de sa propre bouche.

Clarisse Manzon. — Dites donc, ce M. de Latouche ne vous aurait-il pas promis un bon pourboire si je le recevais ?

Le Gardien. — C'est un homme qui connaît les usages. Je vous l'amène.

Le Gardien sort et Latouche entre.

Latouche. — Mes hommages, madame.

Clarisse Manzon. — Je vous suis reconnaissante, monsieur, de vous intéresser à mes malheurs.

Latouche. — Il est vrai que j'ai fait cent cinquante lieues rien que pour vous voir. Et par quels chemins ! dans quelles chaises de poste ! Rodez, c'est le bout du monde. Pas une grand-route n'y aboutit. Pas une seule ne traverse le département. Il n'y a pas un relais de chevaux dans tout l'Aveyron. Enfin, me voilà quand même. Vous m'accordez la faveur d'un entretien et toutes mes fatigues sont payées. J'ai le privilège de me trouver en présence de la femme la plus illustre de ce siècle...

Clarisse Manzon. — Je suis confuse de recevoir un des rois de Paris dans cette affreuse cellule...

Latouche. — Madame, la célébrité, de nos jours est liée au crime, nous n'y pouvons rien ni l'un ni l'autre. Il a fallu le cadavre de M. Fualdès pour que votre nom soit connu de la France entière et pour qu'un libraire songe à m'expédier dans cette province reculée.

Clarisse Manzon. — Pour un poète, Rodez, en effet, doit être un séjour aussi pénible que la prison pour moi.

Latouche. — C'est vrai que je suis poète, j'aurais honte de le nier, bien que la triste nécessité d'assurer le pain quotidien m'ait réduit au journalisme : « Pégase est attelé devant le corbillard ! » Au reste, la poésie est un terrain d'entente entre nous. J'ai appris que la Muse, qui se moque des geôliers, vous rendait visite. Je connais déjà de vous un couplet d'un sentiment délicat. Vous n'êtes pas restée en si bon chemin. Vous avez quelque chose d'inédit à me montrer.

Clarisse Manzon. — Je m'ennuie tellement.

Latouche. — Pas de fausse pudeur. Nous sommes entre confrères. Montrez-moi votre dernier-né. Je brûle de le connaître.

clarisse manzon, *chantant.*

Ils viennent tous, les bons apôtres,
Juge, préfet, père, greffier,
Mine de rien, l'un après l'autre,
Pour me tirer les vers du nez.
Après une heure d'entretien,
Je dis que je ne dirai rien.

Ils voudraient connaître mon secret,
Si je mens en parlant d'abondance,
Si je dis vrai
Quand je me tais,
Quand je démens mes confidences.
Ils voudraient instruire mon procès,
Mais j'échappe en perdant connaissance
Avec succès,
Quand il me plaît :
Cela vaut mieux que l'éloquence.

Voilà pourquoi je suis célèbre,
D'Arkhangel jusqu'à Gibraltar,
Bien plus qu'une femme peut l'être,
Qui parle sans crainte et sans fard.
Je n'ai pas le choix des moyens :
Il faut que je ne dise rien.

Ils voudraient connaître mon secret,
Si je mens en parlant d'abondance,
Si je dis vrai
Quand je me tais,
Quand je démens mes confidences.
Ils voudraient instruire mon procès,
Mais j'échappe en perdant connaissance
Avec succès,
Quand il me plaît :
Cela vaut mieux que l'éloquence.

LATOUCHE. — Ravissant. D'une originalité incontestable. Quelques fautes de prosodie, mais c'est facile à corriger. Je vous apprendrai. Par exemple un pluriel ne rime pas avec un singulier. Peu importe. Vous avez un talent exceptionnel, je ne dirai pas pour une femme, mais pour un homme. Vous devriez l'exploiter, je vous l'assure.

CLARISSE MANZON. — J'ai bien autre chose en tête.

LATOUCHE. — Je comprends : les assises, votre déposition, l'arrêt qui décidera de votre sort. Les deux soucis sont loin d'être inconciliables. Pourquoi ne pas rédiger un mémoire justificatif ?

CLARISSE MANZON. — Pour les jurés ?

LATOUCHE. — Pour les jurés et pour le monde entier. Vous ne manquerez pas de lecteurs. Vous êtes une énigme vivante, le plus grand prodige qui soit au monde : la femme qui détient un secret et qui refuse de parler. Tant d'autres n'en ont pas qui vont le crier sur les toits.

CLARISSE MANZON. — Je ne peux pas écrire ce que je refuse de dire.

LATOUCHE. — Il n'en est pas question. Ce serait tuer la poule aux œufs d'or. (Je parle par métaphore.) Il s'agit d'expliquer pourquoi vous ne vous expliquez pas.

CLARISSE MANZON. — Je peux griffonner quelques vers. De là à écrire un volume...

LATOUCHE. — Vous n'aurez qu'à rédiger une ébauche, un brouillon. J'en corrigerai l'orthographe et le style...

CLARISSE MANZON. — Vous êtes trop bon.

LATOUCHE. — Je veux dire que je me ferai un plaisir de revoir votre texte et d'y apporter les menues corrections de forme que la publication rend nécessaires.

CLARISSE MANZON. — J'ai déjà reçu des propositions de ce genre. Un libraire m'a offert beaucoup d'argent pour écrire une « Encyclopédie du malheur, destinée à l'éducation de la jeunesse ».

LATOUCHE. — Mon éditeur, à moi, est prêt à payer un bon prix : soixante louis comptant à la remise du manuscrit et soixante louis dans trois mois. Vous êtes trop sensée pour ne pas vous rendre compte de l'importance de la somme.

CLARISSE MANZON. — Mais que devrait contenir ce mémoire ?

LATOUCHE. — Ce que vous voudrez. Le plus de détails précis sur les gens qui sont mêlés de près ou de loin à l'affaire Fualdès : votre famille, le préfet, les magistrats, sans oublier M. Clémendot. A propos, n'est-ce pas lui qui fait les cent pas dans le couloir ?

CLARISSE MANZON. — Il se peut.

LATOUCHE. — Eh bien, n'hésitez pas à satisfaire vos petites rancunes personnelles. Nul n'attend d vous un bouquet de fleurs.

CLARISSE MANZON. — Comptez sur moi pou soigner quelques portraits. Rien que pour cela...

LATOUCHE. — Pas de réflexions générales ni d philosophie : laissez-moi ce soin. J'ajouterai un préface pour donner à l'ouvrage un cachet litté raire.

CLARISSE MANZON. — Vous êtes un homm bizarre. Je me demande ce que vous pensez de mo

LATOUCHE. — Que vous êtes charmante et qu votre livre, avec ma collaboration, aura un succè énorme. En frontispice, votre portrait : j'ai déj mis la main sur un dessinateur de talent qui saur vous donner une physionomie intéressante.

CLARISSE MANZON. — Excusez mes parents d n'avoir pas pris cette peine.

LATOUCHE. — Vous savez mieux que moi ce qu' entre d'artifice dans la séduction. De la réclam sera nécessaire : sans elle, rien ne se vend. Je sai que votre nom paraîtra dans les journaux aussitô que la session des assises sera ouverte. Ce ser trop tard, il faut le voir avant. Il ne vous e coûtera rien. Autorisez-moi, par exemple, à envoye 10 francs en votre nom à la souscription pour le naufragés de la Méduse.

CLARISSE MANZON. — Je commence à avoi l'habitude d'être traitée comme une bête curieus mais vous, vous passez les bornes. Vous imaginez vous que c'est pour mon plaisir que je suis impl quée dans l'affaire Fualdès ?

LATOUCHE. — J'attends de vous lire et je saura ce que je dois en penser. Car j'aurais trop de ma à démêler la vérité dans tout ce qu'on racont sur vous.

CLARISSE MANZON. — Qu'avez-vous entend dire ?

LATOUCHE. — Vous n'imaginez pas le nombre d faux bruits qui courent. [En partant de Pari j'apprenais que vous vous étiez empoisonnée qu'avant de mourir vous aviez fait des aveux une femme en l'autorisant à les transmettre à l justice. A Orléans, la nouvelle était démentie, ma dans un testament par-devant notaire vous avie révélé la vérité.]

CLARISSE MANZON. — Je vois que ma folie e devenue contagieuse.

LATOUCHE. — [A Limoges, c'était votre père (o votre frère, on ne savait trop) qui avait été arrê et mis au secret.] Les gens se surpassent quand i cherchent les motifs du meurtre de ce pauv M. Fualdès. Une sordide question d'intérêt quelques dizaines de milliers de francs de trait ou de reconnaissances de dettes ne suffisent plu à expliquer un crime qui menace d'ébranler régime jusque dans ses fondations. La politiqu la haute politique, voilà ce qu'il nous faut.

CLARISSE MANZON. — Et c'est sur moi que vo comptez pour expliquer cela ? Comment ?

[LATOUCHE. — Franc-maçon, Fualdès avait tra le secret du Grand-Orient et a payé de sa vie s imposture. Cela ne vous plaît pas ? Il y a pl romanesque encore. Savez-vous ce qu'est deve Louis XVII ?

CLARISSE MANZON. — Il est mort au Temple.

LATOUCHE. — Vérité officielle, donc attrape-gauds. Le Dauphin vit toujours à l'étranger, et meilleur des monarques ne met aucun empresse-nt à reconnaître les droits au trône de son neveu.

CLARISSE MANZON. — Quel rapport ?

LATOUCHE. — Fualdès détenait des papiers éta-ssant la substitution au Temple. La police secrète voulu les lui reprendre et a quelque peu outre-ssé ses instructions.

CLARISSE MANZON. — Voilà ce que j'aurais été apable d'inventer.

LATOUCHE. — Et vous êtes la seule personne au nde qui puisse élucider ces mystères.

CLARISSE MANZON. — C'est me faire beaucoup nonneur.]

LATOUCHE. — Je suis sûr que vous ne décevrez s l'attente générale. Comment vous vous en erez, je ne veux pas le savoir, et je vous fais nfiance. Comptez sur moi comme sur le plus èle de vos serviteurs et demandez-moi ce qu'il us plaira.

CLARISSE MANZON. — Je vous prends au mot.

LATOUCHE. — Je vous en conjure.

CLARISSE MANZON. — Vous savez que je suis ouillée avec ma famille. Elle ne me donne même us de nouvelles de mon petit Edouard, qui a été nfié à ma mère. Par hasard, j'ai appris qu'il avait it une chute, assez grave, je le crains. Il a le bras ulé et les doigts de la main droite fracturés. Allez Perrié, allez le voir. Vous êtes journaliste, on soupçonnera pas que c'est moi qui vous envoie. mbrassez-le, voyez s'il songe encore à sa maman. e lui dites surtout pas que vous m'avez vue ici. suis en voyage, je reviendrai bientôt, et il doit re sage en m'attendant, bien obéir à sa grand-ère. Je puis compter sur vous ?

LATOUCHE. — Volontiers.

CLARISSE MANZON. — Pourquoi avez-vous l'air surpris ?

LATOUCHE. — J'avoue que je ne m'attendais as... Vous avez des larmes dans les yeux. Vous êtes donc pas seulement une comédienne ?

CLARISSE MANZON. — Monsieur !

LATOUCHE. — Excusez-moi. Cela m'a échappé.

CLARISSE MANZON. — Vous vous croyez un homme intelligent et vous pouvez être aveugle à ce point ! Je suis fixée sur ce qui vous intéresse en moi : une opération de librairie, voilà mon prix à vos yeux. Quelle raison aurais-je de jouer la comédie ? Vous êtes donc incapable de comprendre que si je n'avais pas à compter avec la sottise de mes concitoyens, je me passerais de toutes ces simagrées ? J'ai besoin de quitter cette province étriquée et bigote, d'échapper à ces pantins dont toute l'importance se résume à leur uniforme et à leur fonction. Cette chance que j'ai en mains, je suis prête à tout pour ne pas la gâcher. Vous m'entendez : à tout.

LATOUCHE. — Il est temps que je m'en aille : vous m'auriez comme les autres.

Il sort.

LE GARDIEN, *entrant.* — M. Clémendot est toujours là. Je lui ai pourtant dit que vous ne vouliez absolument pas le voir.

CLARISSE MANZON. — Celui-là, il ne se décourage pas...

LE GARDIEN. — Il reviendra demain, je vous le garantis.

CLARISSE MANZON. — Dites-lui qu'il n'a qu'un seul moyen de m'attendrir : se faire sauter la cervelle.

LE GARDIEN. — Voici votre courrier, M. le juge m'a autorisé à vous le remettre.

CLARISSE MANZON. — Décacheté, naturellement. Il y en a encore plus que les autres jours.

Chantant :

Voilà pourquoi je suis célèbre,
D'Arckhangel jusqu'à Gibraltar.

Parlé :

Je vous donne de l'ouvrage, mon brave, mais vous devez y trouver votre compte. Je suis sûre que vous ne pouvez pas faire un pas hors de la prison sans qu'on vous interroge à mon sujet. Et qu'est-ce qu'on dit de moi, en ville ?

LE GARDIEN, *dont l'accent méridional n'a jamais été plus prononcé.* — On dit que vous êtes une p...

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

DÉCHÉANCE ET REPENTIR

PREMIER TABLEAU

Décor du prologue.

LE CHANTEUR DE COMPLAINTE

Et le procès recommence
Devant les jurés d'Albi.
A Bastide déconfit
Dans sa vaine outrecuidance,
Clarisse crie : « Enragé,
Tu as voulu m'égorger ! »

« Dans cet asile du crime,
Imprudente, et voilà tout,
Pleurs, débats, j'entendis tout,
Derniers cris de la victime,
Me trouvant là par hasard
Et pour un moment d'écart. »

En triomphe sort Clarisse.
Qu'on applaudit comme au bal.
Sont condamnés — c'est fatal —
A la prison les complices,

Collard, Bastide et Jausion
A la décapitation.

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

Parlé :

Dernières paroles de Jausion à sa femme :

Chanté :

« Epouse sensible et chère
Qui, par mon ordre inhumain,
M'a si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Elève nos chers enfants
Dans tes nobles sentiments.

Parlé :

Et maintenant pour ceux qui veulent voir la reproduction des personnages en grandeur naturelle, par ici l'entrée : deux sous seulement, cinq centimes pour les militaires et les bonnes d'enfants. Entrez, mesdames et messieurs, entrez ! Ne manquez pas ce spectacle unique en Europe, qui a reçu les plus hautes distinctions du roi des Canaques et du prince de Pataourchnef. Allons, qui m'achète la complainte de Fualdès ? Un petit sou, paroles et musique. Pour ceux qui n'ont pas les moyens de visiter la galerie, il y a là de quoi passer une agréable soirée au coin du feu. Pas de regrets ? Non ? Plus personne ? *(Il aperçoit une femme, figée sur place.)* Voyons, ma petite dame ! Vous n'allez pas me refuser ça !

CLARISSE MANZON. — Bousquier, j'ai donc tellement changé ?

BOUSQUIER. — Madame Manzon ! Pas possible ! Si je m'attendais... Excusez-moi de ne pas vous avoir reconnue, mais depuis la dernière fois qu'on s'est vu à la cour d'assises d'Albi, il s'en est passé du temps.

CLARISSE MANZON. — Je ne savais pas que vous étiez à Paris.

BOUSQUIER. — Depuis plus d'un an. Dès que j'ai obtenu ma grâce, Curtius m'a offert un bon emploi.

CLARISSE MANZON. — C'est le patron ?

BOUSQUIER. — Oui, l'hiver il loue une boutique sur le boulevard et je guide les visiteurs. L'été nous suivons les foires, et je fais le boniment pour amorcer le chaland.

CLARISSE MANZON. — Bien sûr, quand vous leur dites que vous êtes Bousquier, que vous avez vu le cadavre, que vous avez aidé à le transporter, ça attire le monde.

BOUSQUIER. — Non, je m'en garde bien. J'ai essayé au début et puis j'ai renoncé. C'est curieux, les gens n'y croyaient pas. Ou bien un condamné ne leur inspirait pas confiance. Non, les recettes sont meilleures depuis que j'ai l'air d'un bonimenteur comme les autres.

CLARISSE MANZON. — C'est vrai, le procès ne vous a pas mis en vedette de la même façon que moi. Vous êtes bien payé ?

BOUSQUIER. — Je ne suis pas un employé. travaille au pourboire. Avec la baraque de femme-poisson, je m'en tire. Et vous, vous ê toujours contente dans votre café ?

CLARISSE MANZON. — Vous saviez ? Vous n'ê pourtant jamais venu me voir.

BOUSQUIER. — Je n'ai pas osé. J'avais peur vous gêner.

CLARISSE MANZON. — Le patron m'a fait un p d'or pour passer chez lui quelques heures l'apr midi, de deux jours l'un. Il va sans dire que n'ai pas à m'occuper de la clientèle. La pau Rose Pierret ne peut pas en dire autant, dans estaminet du Faubourg-du-Temple.

BOUSQUIER. — Elle se fait appeler la b limonadière.

CLARISSE MANZON. — Elle est serveuse, rien plus. C'est tout juste si elle ne doit pas rincer verres. Notez qu'elle ne mérite pas mieux, Rose jamais eu de grandes ambitions. Tandis que moi, tiens à ma liberté, à mon indépendance. Voilà qui m'a tenté dans cette combinaison, car ce j'ai pu en refuser d'autres... Un Italien m'offr mille louis — vous entendez, mille louis d'or pour passer six mois à Tivoli, où je n'aurais qu'à me promener et à me montrer aux curieux

BOUSQUIER. — Vous n'avez pas accepté ?

CLARISSE MANZON. — Je m'étais mis en tête monter à Paris. Peut-être à tort.

BOUSQUIER. — Moi non plus, je ne voudrais quitter la France.

CLARISSE MANZON. — Et vous savez que n livre a eu un succès prodigieux ? Dire que j'en cédé les droits pour une bouchée de pain. Résult M. de Latouche s'est payé là-dessus une ravissa propriété à la Vallée-aux-Loups. Si j'avais su al ce que je sais maintenant. Par bonheur, il reste quelques exemplaires, je les vends un prix aux amateurs qui veulent une dédicace. vous en donnerai un, Bousquier.

BOUSQUIER. — Vous êtes gentille, madame, m je ne sais pas lire. Merci quand même p l'intention. Et votre fils, il se porte toujours bie

CLARISSE MANZON. — Le ministre a eu la délic attention de lui accorder une bourse pour études.

BOUSQUIER. — Il ne pouvait pas faire moins

CLARISSE MANZON. — Mais dites-moi, Bousqu il y a une question qui m'intrigue depuis longten

BOUSQUIER. — Quoi donc ?

CLARISSE MANZON. — A l'époque il m'é défendu de vous la poser et il vous était défe de me répondre. Maintenant, plus rien n'a d portance. Au deuxième procès, à Albi, j'ai fait déposition et vous avez été interrogé ensuite...

BOUSQUIER. — Si je m'en souviens !...

CLARISSE MANZON. — Et vous avez déclar

BOUSQUIER. — « Mme Manzon a dit la vé Quand je me trouvais dans la cuisine chez Bar elle est sortie du réduit, habillée en homme. Un assassins a voulu la tuer, mais l'autre lui a per de se sauver, après qu'elle ait juré de se taire le corps de la victime. »

CLARISSE MANZON. — Mais je n'étais pas là n'y ai jamais été, vous n'avez pas pu me voir

BOUSQUIER. — Bien sûr que non. Vous le s

ussi bien que moi. Ni vous, ni une autre femme. l n'y avait pas un mot de vrai. La police m'avait romis ma grâce à condition que je dise la même hose que vous. Ça, il n'y a pas à dire, ils ont tenu arole.

CLARISSE MANZON. — Vous avez failli me rendre olle, ce jour-là.

BOUSQUIER. — Moi ?

CLARISSE MANZON. — Les mensonges qui s'étaient échappés de mes lèvres, souvent même sans que j'aie la moindre idée de ce que j'allais dire, correspondaient tout à coup à la réalité. Ce que j'étais sûre d'avoir inventé, selon votre témoignage s'était véritablement passé. Un instant, j'ai cru que j'étais devenue le Bon Dieu, qu'un mot de moi faisait sortir du néant ce qu'il désignait, que je ne pouvais plus imaginer un événement sans qu'il se soit produit.

BOUSQUIER. — Non, sans blague, vous avez cru ça ?

CLARISSE MANZON. — Pas longtemps. Mais j'en garde encore l'émerveillement. Dites moi, Bousquier, est-ce que votre patron est là ?

BOUSQUIER. — Le patron ? Non, pourquoi ?

CLARISSE MANZON. — J'aurais une intéressante proposition à lui faire. Si au lieu de montrer un mannequin, il pouvait me présenter, moi, Clarisse Manzon, l'héroïne de l'affaire Fualdès, en chair et en os, il doublerait ses recettes. Qu'en pensez-vous ?

BOUSQUIER, *après un temps.* — Ça va si mal que ça ?

CLARISSE MANZON. — Oui.

BOUSQUIER. — Vous avez perdu votre place ?

CLARISSE MANZON. — Le tenancier est sur le point de faire faillite. Voilà trois mois qu'il ne me paie plus.

BOUSQUIER. — Moi aussi, ma pauvre dame, je suis au bout de mon rouleau. Quarante-deux sous ! c'est toute ma recette aujourd'hui. Les chansons me reviennent à un louis le mille. Et j'ai déjà fait de moins bonnes journées.

CLARISSE MANZON. — Je n'y comprends rien. Dire qu'il y a deux ans les Parisiens payaient un franc rien que pour voir mon portrait. Pour cinq sous, ils pourraient maintenant contempler l'original et boire un cognac par-dessus le marché et ils ne se dérangent même pas.

BOUSQUIER. — C'est triste à dire, mais c'est la vérité : la mode est à la femme-poisson. Tenez, madame, à cette heure où la foire bat son plein, je vous parie qu'il n'y a plus un chat.

DEUXIEME TABLEAU

Bousquier fait pénétrer Clarisse Manzon dans la baraque. Elle est complètement vide. Les mannequins de cire sont dissimulés derrière un rideau, à l'exception de ceux de Clarisse Manzon et de Clémendot. Clarisse va vers celui qui la représente et l'examine d'un œil critique.

CLARISSE MANZON. — C'est moi, ça ? La figure ne me ressemble même pas et qui m'a affublée d'une robe aussi minable ? Il aurait fallu mettre mon amazone bleue fourrée d'hermine et mon grand cabriolet à plumes blanches... Vous vous rappelez, celui que je portais au départ de Rodez pour Albi ?

BOUSQUIER. — Comment donc !

CLARISSE MANZON. — Vingt-trois lieues. Trois jours de route. Les paysans accouraient pour me voir passer et m'acclamaient. Je commandais l'escorte beaucoup plus que le lieutenant.

BOUSQUIER. — Oui, mais ça, c'était le bon temps.

CLARISSE MANZON. — A qui le dites-vous.

Un temps.

BOUSQUIER. — Vous m'excuserez, mais il faut que j'aille rechanter la complainte. Non, vous n'avez pas besoin de vous en aller. Restez tant qu'il vous plaira.

CLARISSE MANZON. — Vous êtes gentil.

BOUSQUIER. — Ça m'a fait plaisir de vous revoir, madame Manzon. Vous du moins vous n'êtes pas fière. Ce n'est pas le cas de tout le monde.

Il fait un signe de tête vers le mannequin de Clémendot.

CLARISSE MANZON. — Vous avez vu M. Clémendot ?

BOUSQUIER. — Il n'y a pas huit jours.

CLARISSE MANZON, *dans un cri, sans qu'on sache si c'est de joie ou de crainte.* — Il est donc à Paris ?

BOUSQUIER. — Du tout. Oh ! ce n'est pas qu'il m'ait fait des confidences, ni adressé la parole. J'ai eu beau me planter en face de lui, il a fait celui qui ne me reconnaissait pas. Mais les autres officiers parlaient assez haut pour que j'entende que ces messieurs étaient en garnison à Rennes et ne faisaient qu'une virée à Paris.

CLARISSE MANZON. — Tant mieux.

BOUSQUIER. — Vous n'avez pas envie de le rencontrer ?

CLARISSE MANZON. — Dire qu'en prison je ne me suis pas endormie un soir sans me représenter face à face avec M. Clémendot ! Plus dans un prétoire, non, dans un salon, ou au théâtre, ou bien à la promenade. Lui demeurait un pauvre petit aide de camp et moi j'étais devenue une femme célèbre, élégante, riche, admirée, enviée. Il se serait traîné à mes pieds et j'aurais affecté de l'avoir oublié. Et vous me demandez si j'ai envie de le rencontrer, au point où j'en suis ?

BOUSQUIER, *gêné.* — Il faut que je me sauve, il y a sûrement du monde dehors.

Il sort. L'orgue de Barbarie se fait entendre pendant que le rideau s'ouvre, découvrant les autres mannequins figés dans les attitudes du meurtre chez Bancal.

CLARISSE MANZON. — Voilà donc la scène que j'aurais dû voir. C'est étrange, je ne me la représentais pas du tout ainsi...

MURMURE, *en coulisse.* — Madame Mensonge... Madame Mensonge...

CLARISSE MANZON. — Comment m'appelez-vous ? Madame Mensonge, c'est vite dit. Naturellement, j'ai menti. Ce que je racontais du moins en valait la peine. Tandis que vos pauvres échappatoires ne faisaient d'illusion à personne. S'il n'y avait eu que

vous, le monde entier vous aurait pris pour ce que vous valez : des malandrins tellement stupides qu'ils auraient signé leur nom dans le sang. Grâce à moi, vous êtes devenus des personnalités illustres et la postérité se demandera toujours si vous étiez de sanglantes crapules ou des innocents condamnés à tort.

MURMURE, *en coulisse.* — Va-t'en... va-t'en...

CLARISSE MANZON. — Pourquoi me repoussez-vous ? Je ne vous ai fait aucun mal. Sans mon intervention vous n'auriez quand même pas échappé à votre destin. La justice ne manquait pas de témoins ni de preuves pour vous condamner.

MURMURE, *en coulisse.* — Tais-toi... Tais-toi...

CLARISSE MANZON. — C'est vrai, je parle tout le temps, je raconte tout ce qui me passe par la tête...

BOUSQUIER, *apparaissant.* — ... et qui ne s'est jamais passé ailleurs. Cela ne te gêne pas de te trouver ici ? Eux, ils ont payé de leur peau le droit de figurer dans cette baraque. Toi, rien que des mots, du vent...

CLARISSE MANZON. — Oui, mais mes mensonges se sont retournés contre moi et ils me punissent aujourd'hui plus cruellement et plus injustement que vous ne l'avez jamais été.

BOUSQUIER. — Ça prouve qu'il y a une justice.

CLARISSE MANZON, *au mannequin de Clémendot.* — Et toi, n'as-tu rien à me dire ? C'est à cause de toi que je me suis lancée dans cette aventure, pour éveiller dans ta pauvre cervelle la seule curiosité dont elle ait été capable, pour arracher à ton cœur un battement qui ne soit pas vulgaire ! Est-ce que tu t'en doutes ? [Quand tu as cru tenir entre tes bras l'héroïne d'un drame sanglant, cette nuit-là, avoue-le, n'a rien eu de comparable aux nuits de plaisir facile que tu avais connues avant, que tu as connues depuis ? Dis-moi du moins qu'à trave ta fatuité et ma coquetterie, ne fût-ce qu'une minut nous sommes devenus vraiment ce que nous rêvio d'être et que l'amour dont nous imitions les gest nous a fait entendre sa grande voix.] Réponds Mais réponds-moi donc ! Non, tu n'as jamais é capable de me comprendre. Comme à Rodez, je n rends ridicule. Une fois de plus, je joue un rô devant un mannequin.

BOUSQUIER. — Enfin, ce pauvre Monsie Fualdès prend sa revanche sur toi. C'est son no qui s'étale au chapiteau, c'est son nom que tout monde retient et que tout le monde répète, et p le tien. Clarisse Manzon ne signifie plus rien pou personne.

Il est terminé, le minable rôle
Qu'un destin narquois nous a départi,
Ça nous ennuie fort de n'être pas drôles.
Nous allons bientôt sombrer dans l'oubli.

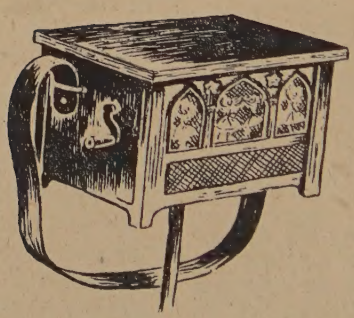
Une parmi nous a pris la vedette.
Dès qu'elle paraît partent les bravos.
Nous comprenons mal qu'elle est sa recette,
Pourquoi ces rappels devant le rideau.
Chanté :

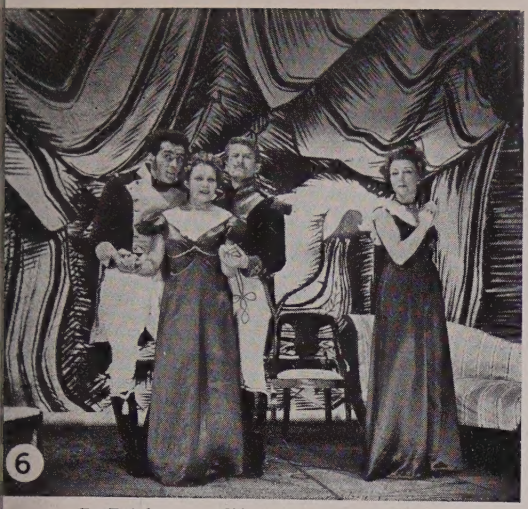
On croirait vraiment qu'elle est seule en scèn
Elle ne jou(e) pas pourtant mieux que nou
Elle manque un mot : le public enchaîne.
Elle ajoute au texte et l'auteur s'en fout.

CHŒUR DES MANNEQUINS

Mais pour elle aussi la pièce est finie.
Le théâtre fait relâche demain.
Nous partirons tous sans mélancolie,
Les bons, les mauvais, la main dans la mai

RIDEAU





E. Enjalran. Clémendot. Clarisse.
Rose Pierret.

Clémendot. Clarisse.

6 ÉDOUARD ENJALRAN. — *Quand il n'y a plus rien [à boire*
Disparaît le troupier...
(ACTE III.)

7 CLÉMENDOT. — *Toi, mon ange !* (ACTE III)

8 M. BERTRAND. — *La justice n'a point désespéré de vous.* (ACTE IV.)

9 BOUSQUIER. — *Vous avez perdu votre place ?*
(ACTE V.)

10 L'auteur, le metteur en scène et le musicien au cours d'une répétition.

Photographies Lipnitzki.

M. Bertrand. Clarisse.

Clarisse. Bousquier.

Denis Marion. Douking. Georges Van Parys.

L'AFFAIRE FUALDÈS devant la critique

L'assassinat, à Rodez, du procureur Fualdès, au début de la Restauration, a fait couler beaucoup d'encre. Depuis plus d'un siècle, les récits de cette affaire, demeurée mystérieuse, se succèdent périodiquement. On n'a pas encore fini d'en parler. Une longue complainte, devenue tout de suite célèbre, a beaucoup aidé à la pérennité de l'affaire Fualdès. Les chansons populaires sont un merveilleux embaumement.

Denis Marion a eu l'idée (je ne sais s'il est le premier) de porter Fualdès sur la scène. Il est parti de la complainte. Aussi la pièce qu'il nous donne aujourd'hui est-elle, si je puis dire, enrobée dans une sorte de spectacle forain. Il lui arrive de prendre le ton du drame et même de la comédie psychologique, mais c'est chaque fois pour en revenir vite à la complainte, si bien que le spectateur se sent un peu hésitant.

Doit-il prendre au sérieux cette surprenante Clarisse Manzon que Denis Marion a placée au centre de sa pièce et dont il a eu au moins l'intention d'analyser le comportement ? Elle nous est montrée au début, avant l'assassinat de Fualdès, jeune femme d'un romanesque tout à fait fou. Nous la retrouvons après l'assassinat, pendant le procès, quand elle affirme avoir vu tuer Fualdès, puis se rétracte, puis affirme de nouveau. Elle est encore là au dernier tableau, cabotine manquée, qui se désole que l'affaire Fualdès soit demeurée pour le public l'affaire Fualdès au lieu de devenir l'affaire Clarisse Manzon...

François de Roux,
dans *L'Epoque*.

Des pantins ! Mais le théâtre ne saurait s'en passer, car le masque et la marionnette sont à l'origine de l'art dramatique, dont la fonction essentielle consiste précisément à les animer, à les nourrir de substance humaine. La plus grave erreur du théâtre de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci aura été d'oublier cette loi et de vouloir transporter de but en blanc sur la scène les personnages de la vie réelle, alors que la démarche inverse s'impose. Il faut partir du masque (ou de la marionnette, ou du pantin) pour arriver progressivement au personnage (au sens moderne du mot).

Cette loi, M. Denis Marion ne l'a pas oubliée. Sans doute *l'Affaire Fualdès* qu'il nous présente au théâtre du Vieux-Colombier ne va-t-elle pas très loin, mais ce mélodrame à couplets a-t-il d'autre prétention, d'abord, que de nous divertir ? Il y réussit pleinement, si bien même que nous en arrivons, par moments, à croire à la vérité de ces espèces de figures de cire pour théâtre forain ou pour musée Grévin. C'est que M. Denis Marion a joué le jeu sans tricherie et contraint le spectateur à se mettre dans le coup.

André Alter, dans *L'Aube*.

J'ignore si, faisant de l'affaire Fualdès un « mélodrame en cinq actes », M. Denis Marion a voulu nous offrir un simple divertissement ou, au contraire, le fruit de nouvelles recherches personnelles : s'il a, par exemple, cherché à introduire l'imagination et l'imagerie populaires dans un théâtre parodique. Je ne sais même pas si la parodie était dans ses intentions ou si elle s'est dégagée toute seule durant les répétitions. J'ignore même si, dans le second cas, l'auteur s'en est aperçu ! Je sais seulement que je viens de voir une amusante comédie-à-propos-d'un-crime, comédie qui tient le milieu entre la libre opérette et les fantaisies parfois laborieuses de nos encavés.

M. Marion a su rendre attachante l'histoire de cette Clarisse Manzon, mythomane, bovaryste, ingénument arriviste, qui fut six mois durant la coqueluche de l'Europe et autour de qui tourne encore, cent trente-trois ans plus tard, le Mystère à majuscule des magazines « policiers ».

Guy Verdot, dans *Franc-Tireur*.

Un charmant spectacle, malicieux, original, admirablement présenté par Douking sous la forme d'images populaires de l'époque. La musique de Van Parys, brodant d'ingénieuses variations sur la fameuse *Complainte de Fualdès* que chantèrent nos arrière-grand'mères, est un petit chef-d'œuvre de goût et d'humour. Le spectacle, dans le cadre d'une parade foraine, nous fait revivre la mystérieuse affaire Fualdès, née de l'assassinat en 1817 du procureur royal de Rodez, qui passionna toute l'Europe sous la Restauration.

Les personnages sont amusants, vivants, colorés. L'action se déroule en tableautins rapides, que relie le boniment du chanteur de complainte, animé par Lucien Nat avec une autorité pleine de fantaisie. Le dernier tableau, qui nous montre Clarisse Manzon, l'héroïne de l'affaire, errant mélancoliquement, seule et oubliée après un instant de célébrité, parmi les personnages de cire d'un musée de fête foraine, est d'une fort rare qualité.

A.-P. Antoine, dans *Aux Ecoutes*.

Après avoir accordé à M. Denis Marion la juste ration qui lui revient, il faut bien reconnaître (et l'auteur sera le premier à nous approuver) que le spectacle doit une grande partie de son attrait à M. Douking, qui cumule ici les offices de metteur en scène, de décorateur et de costumier. Il s'est même glissé anonymement parmi les acteurs afin de participer complètement au jeu.

Homme-orchestre, Douking a parfaitement réussi en mêlant l'humour des parades foraines à une poésie naïve qui n'est pas sans rappeler celle de *l'Opéra de quat' sous*. En particulier le tableau de l'assassinat de Fualdès chez Bancal est un petit chef-d'œuvre qui a fort diverti la salle.

N'oublions pas non plus de complimenter M. Georges Van Parys pour la musique spirituelle qu'il a composée et qui se marie fort bien avec l'air lancinant de la fameuse complainte.

Une troupe nombreuse se dépense vaillamment et est conduite de main de maître par M. Lucien Nat qui est étourdissant de verve dans la jaquette élimée du bateleur.

Comédienne en herbe, Mlle Simone Laure se tire fort bien d'affaire et chante fort joliment ses couplets.

Max Favalelli,
dans *Paris-Presse*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur nº 1